



# COMMUNISME

#16

MAI 2026

- documents d'Ulrike Meinhof
- Le mode de vie libertarien comme forme suprême de la vie quotidienne dans le mode de production capitaliste
- Contraste, différenciation, lutte & développement



## EDITORIAL

Nous voulons la révolution et qu'est-ce qui porte concrètement la révolution ? Le fait d'assumer une rupture subjective avec une situation historique.

Comment comprend-on une situation historique ? En saisissant le mode de production.

En particulier, ou bien en général ? En particulier, car c'est toujours la dignité du réel qui l'emporte.

Et comment mène-t-on la révolution ? Précisément en assumant la dignité du réel, en la portant jusqu'à son noyau dur, qui consiste en le développement, la transformation, le saut dialectique.

C'est la seule chose qui compte, la seule chose qui ait un sens. Parce que le fini porte l'infini, parce que la réalité historique que nous vivons porte le communisme en elle.

Comment va-t-on alors justement au communisme ? Par la Guerre Populaire, qui amène la victoire.

« Victoire dans la Guerre Populaire ! », tel était le mot d'ordre de la Fraction Armée Rouge.

C'est pour cette raison, pour toutes ces raisons, que notre camarade Ulrike Meinhof a été assassinée dans sa cellule, le 9 mai 1976, à Stuttgart-*Stammheim* en Allemagne de l'Ouest.

C'était il y a cinquante ans, c'est-à-dire il y a très longtemps. Néanmoins, il suffit de lire les documents de la Fraction Armée Rouge pour voir que le 24 heures sur 24 du capitalisme avait été compris, dénoncé et combattu.

Nous ne vivons pas le capitalisme des années 1970 ; les marchandises sont désormais partout, le consumérisme est généralisé, les mentalités se sont façonnées en fonction.

C'est pourquoi, cinquante ans après, saluer la mémoire d'Ulrike Meinhof, ce n'est pas simplement parler d'elle, c'est assumer le fait que nous sommes des êtres humains – et que nous devons le devenir !

L'humanité n'est pas terminée dans sa transformation historique, commencée avec la sortie de la Nature, tant qu'elle n'est pas arrivée au communisme, qui est également un retour à la Nature, en conservant les acquis.

Cette bataille pour l'avancée de l'humanité, pour sa dignité, conformément au besoin de communisme, voilà ce qu'a porté Ulrike Meinhof.

Nous ne voulons donc pas ici établir un « bilan » à son sujet – elle-même avait parfaitement souligné que les « positionnements » ont quelque chose de formel et ne sont que le masque de la passivité.

En réalité, tout doit être une prise de position, une affirmation, une connexion, et ce quelle que soit l'action qu'on entreprend, à quelque niveau que ce soit.

Tout est forcément une bataille dans le capitalisme, parce que celui-ci déshumanise, et cherche qui plus est à bloquer le passage au socialisme, au communisme.

Le capitalisme nous ramène en arrière et nous bloque l'avenir !

Il faut donc tout voir dialectiquement, et assumer la Guerre Populaire, que ce soit dans le cadre le plus direct de l'affrontement de classe, pour faire vivre un couple, établir un rapport correct aux animaux, assumer que les femmes sont la moitié du ciel, savoir apprécier la culture et la développer, épanouir sa personnalité...

Nous encourageons à visiter les sites suivants :

**[vivelemaoisme.org](http://vivelemaoisme.org)**  
**[materialisme-dialectique.com](http://materialisme-dialectique.com)**

# Ulrike Meinhof

## La position de classe

1976

Nous trouvons vraiment insupportable la position de classe au nom de laquelle tu te gonfles. Ce n'est pas une question de définition – c'est que la lutte, donc le principal, en est éliminée.

Ta position, ça n'existe pas. Si tu restes sur ton perchoir, ça n'a pas grand-chose à voir avec ce que nous, nous voulons. Nous voulons, ce que nous voulons, c'est la révolution.

Autrement dit, il y a un but, et par rapport à ce but il n'y a pas de position, il n'y a que du mouvement, il n'y a que la lutte ; le rapport à l'être – comme tu dis – c'est : lutter.

Il y a la situation de classe : prolétariat, prolétarisation, déclassement, avilissement, humiliation, expropriation, servitude, misère.

Étant donné que dans l'impérialisme les rapports marchands pénètrent complètement tous les rapports, et étant donné l'étatisation continue de la société par les appareils d'État idéologiques et répressifs, il n'est pas de lieu ni de moment dont tu puisses dire : je pars de là.

Il y a l'illégalité, et il y a des zones libérées ; mais nulle part tu ne trouveras l'illégalité tout donnée comme position offensive permettant une intervention révolutionnaire, car l'illégalité constitue un moment de l'offensive, c'est-à-dire ne se trouve pas hors de l'offensive.

La position de classe typique, c'est la politique extérieure soviétique, supposée issue de la position du prolétariat mondial, c'est aussi le modèle d'accumulation, décrété socialiste, de l'Union Soviétique.

C'est la position – l'apologie – du socialisme dans un seul pays, autrement dit : une idéologie assurant une domination, qui ne se détermine pas dans son opposition à l'impérialisme de manière offensive, mais de manière défensive, contrainte et forcée par l'encercllement.

Tu peux dire que la politique intérieure et extérieure soviétique aura été historiquement nécessaire – tu ne peux pas soutenir son absolutisation comme position de classe.

La position de classe – à savoir l'intérêt, le besoin, la mission d'une classe, de lutter pour le communisme afin de vivre – est partie intégrante de sa politique – je dirais même : s'y résout – ce qui est un non-sens. Position et mouvement s'excluent. C'est une dérobade, un subterfuge pour se justifier, une affirmation gratuite.

C'est supposer que la politique de classe dérive de l'économie – et c'est faux. La politique de classe résulte de la confrontation avec la politique du capital - ; la politique du capital est fonction de son économie.

Et je pense que Poulantzas le saisit bien quand il dit que les fonctions économiques de l'État sont parties intégrantes de ses fonctions répressives et idéologiques – c'est la lutte des classes.

La politique de classe, c'est de lutter contre la politique du capital et non contre l'économie qui prolétarise directement ou à travers l'État. La position de classe du prolétariat, c'est la guerre – il y a là contradiction in adjecto, pur bla bla.

L'Union Soviétique parle beaucoup de position de classe, parce qu'elle veut faire passer sa politique d'État pour une lutte de classes. Je dirais : il y a là capitalisation de la politique extérieure soviétique. Ce qui signifie qu'ils peuvent être alliés dans le processus de libération, mais nullement protagonistes.

Le protagoniste n'a pas de position – il a un but, quant à la « position de classe », c'est toujours du matraquage – c'est penser et dispenser par l'intermédiaire d'un appareil de parti un concept de réalité ne correspondant pas à l'expérience de la réalité -, en fait ça signifie soutenir une position de classe sans lutte de classes.

Comme tu dis : « ce n'est pas » à partir d'elle » qu'il faut agir. En [19]69 ce sont les groupes ml, ksv, ao [marxistes-léninistes, union étudiante communiste, groupe de construction du parti] qui ont, avec leur « position de classe », dépolitisé le mouvement politique dans les universités, en prônant comme juste une politique avec laquelle aucun étudiant ne pouvait plus adhérer subjectivement.

C'était une position parfaitement liquidatrice du mouvement de protestation anti-impérialiste. Et je pense que c'est là tout l'horreur du concept et de son contenu, à savoir qu'il exclut toute possibilité d'adhésion affective à la politique prolétarienne – c'est un catéchisme.

Nous ne partons pas d'une position de classe, quelle qu'elle soit, mais de la lutte des classes comme principe de toute histoire, et de la guerre de classes, comme réalité dans laquelle se réalise la politique prolétarienne, et – comme nous l'avons appris – seulement dans et par la guerre.

La position de classe ne peut être que le mouvement de la classe dans la guerre des classes, le prolétariat mondial armé et combattant, réellement ses avant-gardes, les mouvements de libération – ou comme dit Jackson : *connections, connections, connections* – c'est-à-dire mouvement, interaction, communication, coordination, lutte collective – stratégie.

Tout cela est paralysé dans le concept de « position de classe ».

# Ulrike Meinhof

## Lettre du couloir de la mort

1972

[Lettre écrite dans une cellule de déprivation sensorielle.]

Sentir ta tête exploser (sentir ta boîte crânienne sur le point d'éclater en morceaux)

sentir ta moelle épinière te remonter au cerveau à force d'être comprimée

sentir ton cerveau comme un fruit sec

se sentir sans cesse et inconsciemment et comme électriquement téléguidée

sentir qu'on te vole tes associations d'idées

sentir ton âme pisser de ton corps, comme si tu n'arrivais plus à fixer l'eau

sentir la cellule bouger. Tu te réveilles, tu ouvres les yeux : la cellule bouge

L'après-midi quand il y a du soleil, ça s'arrête tout d'un coup

Mais elle bouge toujours, tu n'arrives pas à te dépêtrer de cette sensation

Impossible de savoir si tu trembles de froid ou de fièvre

impossible de t'expliquer pourquoi tu trembles, pourquoi tu gèles

Pour parler de façon simplement audible, il te faut faire effort, il faut presque hurler, comme pour parler très fort

Te sentir devenir muette

Impossible de te rappeler le sens des mots, sinon très vaguement

Les sifflantes – s, ss, tz, sch -, supplice intolérable

Les gardiens, les visites, la cour – réalité de celluloïd

Maux de tête

Flashes

Ne plus maîtriser la construction des phrases, la grammaire, la syntaxe

Si tu écris – au bout de deux lignes, impossible de te rappeler le début de la première

Sentir que tu te consumes au dedans

sentir que si tu étais libérée, dire ce qu'il en est, ce serait exactement comme jeter de l'eau bouillante à la gueule des autres et les ébouillanter, les défigurer à vie

Une agressivité folle, sans exutoire.

C'est le pire.

Être persuadée que tu n'as pas la moindre chance de t'en tirer : et impossible de faire entendre ça

Des visites, il ne te reste rien

Une demi-heure après, impossible de te rappeler, sauf de façon mécanique, si ça a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière

Le bain de la semaine, c'est la chance de se laisser aller, de reprendre des forces pour un bref instant – pour quelques heures

Sentir le temps et l'espace irrémédiablement imbriqués l'un dans l'autre et te sentir vaciller, piégée dans un labyrinthe de glaces déformantes

Et après : la terrible euphorie d'entendre quelque chose – qui différencie le jour de la nuit acoustique

Sentir que maintenant le temps repart, le cerveau se dilate, la moelle épinière se remet en place pour des semaines

Et te sentir comme dépiautée

Bourdonnements d'oreilles, et au réveil te sentir comme rouée de coups

Et bouger au ralenti

Te sentir comme enfermée dans une cuve plombée, et sous vide

Et après : choc, comme si une plaque de fer te tombait sur la tête

Comparaisons, concepts qui te viennent à l'esprit :

Aux prises avec un fauve psychique

Tambourinage impitoyable, comme dans une fusée en pleine accélération, où les types sont écrasés sous la vitesse

La colonie pénitentiaire de Kafka – le type sur une planche à clous – et le grand huit sans arrêt

Quant à la radio : ça permet un minimum de détente, comme un coup de frein, on chute de 240 à 190.

# Ulrike Meinhof

## Déclaration au procès

1974

Ce procès est une manœuvre dans la stratégie de conduite psychologique de la guerre que mènent l'« Office fédéral de police judiciaire », le bureau du procureur fédéral et la justice contre nous.

Il vise à faire tomber l'intérêt politique que représente notre procès en Allemagne de l'Ouest et à cacher la stratégie d'anéantissement du « procureur fédéral », ce qui est une partie de leur programme.

Le but de cette manœuvre est, par le biais de condamnations individuelles, de présenter de nous une image divisée, et en mettant au pilori certains d'entre nous, de rompre le contexte politique d'ensemble qu'ont tous les procès contre les prisonniers de la RAF face à l'opinion publique et de rayer de la mémoire des hommes, le fait qu'il y a une guérilla urbaine révolutionnaire en R.F.A. et à Berlin Ouest.

Nous, la RAF., ne participerons pas à ce procès, nous ne le mènerons pas.

La lutte anti-impérialiste, si cela ne doit pas rester un slogan creux, cela signifie : anéantir, briser, détruire le système de domination impérialiste sur le plan politique, économique et militaire et aussi les institutions culturelles qui lui permettent de produire l'homogénéité des élites dominantes, ainsi que des systèmes de communication assurant son emprise idéologique.

L'anéantissement militaire de l'impérialisme veut dire, sur le plan international, anéantir les alliances militaires de l'impérialisme U.S. tout autour du globe, ici : de l'O.T.A.N. et de l'armée fédérale, cela signifie, sur le plan national, anéantir les formations armées de l'appareil d'État qui incarnent le monopole de la



violence des classes dominantes et son pouvoir dans l'État, ici : la police, la police des frontières (Bundesgrenzschutz), les services secrets.

Cela signifie sur le plan économique : anéantir la structure du pouvoir des trusts multinationaux, cela signifie sur le plan politique : anéantir les bureaucraties, organisations, appareils de pouvoir étatiques, autant que non étatiques qui dominent le peuple.

La lutte anti-impérialiste n'est pas, et ne saurait être une lutte de libération nationale, le socialisme dans un pays.

Aux organisations transnationales du capital, aux alliances militaires globales de l'impérialisme U.S., à la coopération des services secrets, à l'organisation internationale du capital correspond de notre côté, du côté du prolétariat, de la lutte des classes révolutionnaires, des mouvements de libération nationale anti-impérialistes du tiers monde, de la guérilla urbaine dans les centres de domination de l'impérialisme, l'internationalisme prolétarien (...).

Notre action du 14 mai 1970 est et reste l'action exemplaire de la guérilla métropolitaine. Elle contient, a contenu, tous les éléments pratiques de la stratégie de la lutte armée anti-impérialiste : ce fut la libération d'un prisonnier [= Andreas Baader] d'entre les mains de l'appareil d'État, ce fut une action de guérilla – l'action d'un groupe qui s'était armé et devint le noyau politico-militaire par sa décision de faire cette action.

Ce fut la libération d'un révolutionnaire, d'un cadre, d'un type dont nous avons incontestablement besoin, nous qui avons décidé de nous armer, de construire l'armée rouge, de développer la guérilla métropolitaine, de mener la lutte anti-impérialiste plutôt que de continuer tout simplement à en jaser.

Nous l'avons libéré parce que nous avons besoin de lui pour ce que nous avons décidé de faire lutter (...). Parce qu'il incarnait déjà ce dont la guérilla, l'offensive politico-militaire contre l'État impérialiste ont besoin, à savoir la volonté d'agir, la capacité de se définir uniquement et exclusivement en fonction des buts et des nécessités, des tâches et du travail qui en découlent.

Parce que dès le début, lui seul pouvait tenir la discussion ouverte, le processus d'apprentissage collectif, et pouvait empêcher et interdire que la discussion ne dégénère ou ne se termine en luttes pour le pouvoir.

Parce que dès le début, il n'y avait en lui plus rien de ce qu'est l'impérialisme, il n'était pas aliéné dans ses relations avec les autres.

Parce qu'il est un type qui n'avait en lui plus rien de petit bourgeois, qu'il a toujours, dans chaque situation, et envers tous et chacun pense et agit de manière prolétarienne, désintéressée et partielle.

La fonction de direction dans une organisation révolutionnaire est la suivante : déterminer l'orientation, pouvoir distinguer dans chaque situation ce qui est essentiel de ce qui est accessoire, ce qui revient à dire, ne jamais perdre de vue le but : la révolution et les principes du communisme ; faire preuve de collectivisme et d'altruisme toujours et à chaque seconde.

Dans le processus de constitution de la guérilla, c'est-à-dire du groupe qui a commencé à lutter, il se débarrasse des représentations des rapports de production bourgeois qu'il a dans son psychisme, de l'État qui est sous sa peau et dans les rapports de communication déterminés par la concurrence, car il apprend au cours du développement de l'action de guérilla à se définir par rapport aux buts et à prendre pour objet les conditions de la lutte, car chaque individu apprend dans le procès du travail collectif justement ceci, s'orienter, penser de manière prolétarienne, désintéressée, anticapitaliste et antiimpérialiste.

Nous ne parlons pas du centralisme-démocratique parce que la guérilla urbaine ne saurait avoir un appareil centralisé, dans la métropole qu'est la R.F.A.

Elle n'est pas un parti, mais une organisation politico-militaire qui développe sa fonction de direction collectivement à partir de chaque unité individuelle – le groupe – avec pour tendance la dissolution dans un processus d'apprentissage collectif au sein du groupe, le but étant toujours l'orientation autonome et tactique des militants, de la guérilla, des cadres.

La structure du groupe est collective, c'est-à-dire que les lois du marché, de la division du travail, de la séparation entre vie professionnelle et vie privée sont abrogées en son sein.

Le groupe devient libre de domination dans le processus de conquête de sa liberté d'action.

Les structures de direction autoritaires n'ont aucune base matérielle dans la guérilla parce qu'entre autres le développement volontaire de la force productive de chaque individu est la condition de l'efficacité de la guérilla révolutionnaire : intervenir avec de faibles forces pour déclencher la guerre populaire.

Comme Andreas l'est et l'a été dès le début, à savoir un révolutionnaire, il se trouve dans la ligne de mire des flics, qui utilisent actuellement la conduite psychologique de la guerre, à savoir l'office fédéral de la police judiciaire, le bureau du procureur fédéral et la presse de Springer contre nous.

En essayant par la conduite psychologique de la guerre de détruire l'objet : à savoir la politique révolutionnaire, la lutte armée anti-impérialiste et d'anéantir ses effets sur l'opinion publique en nous présentant comme une affaire d'individus isolés, ils nous présentent comme ce qu'eux-mêmes ils sont, et présentent les structures de la RAF

comme celles de leur propre domination à l'image de l'organisation et du fonctionnement de leur propre appareil de domination.

Comme le Ku Klux Klan, comme la mafia – dans la mesure où les principes de domination impérialistes sont le chantage, la dépendance, la concurrence, la consommation, la séduction, la protection, la manipulation, la brutalité qui marche sur des cadavres, etc.

De telles projections sont possibles parce que chacun vivant dans ce système est habitué à se voir avec les yeux des autres. Ce sont les autres qui déterminent ce que vaut la force de travail, que chacun est obligé de vendre pour pouvoir vivre, jamais nous-mêmes.

La radio et la télévision s'adressent à nous, comme s'il y avait une compréhension, un accord, une parenté entre ces faits sur l'écran et nous, et il y en a effectivement dans la mesure où les institutions dont ils sont les employés et celles pour lesquelles le peuple est obligé de travailler, sont les mêmes : ce sont les institutions de l'impérialisme.

Le cochon [sic] s'adresse à nous, en tant que ce que nous sommes réduits à être dans ce système, objets de domination et d'exploitation, acheteurs et consommateurs, individus guidés de l'extérieur, ce que la culture de consommation n'a fait que totaliser.

C'est la maladie de l'individu métropolitain, le regard de l'extérieur, la perte de la conscience de soi.

Ce qui donne son caractère choquant à notre action, c'est que des gens agissent sans se voir par les yeux des autres, et sans s'en occuper, que des gens agissent en partant des expériences réelles, celles qu'ils ont faites eux-mêmes, et celles du peuple.

Car la guérilla part des faits qui sont l'expérience vécue du peuple : l'oppression, l'exploitation, la terreur des médias, l'insécurité de la vie en dépit de la technologie extrêmement poussée et l'immense richesse de ce pays ; les maladies psychiques, les suicides, les brutalités, les cruautés infligées aux enfants, la misère des écoles, la misère du logement.

C'est ce qui a rendu notre action si choquante pour l'impérialisme ; que l'opinion publique, populaire ait très vite pris la RAF pour ce qu'elle est – la chose qui est le résultat logique et dialectique des rapports en vigueur, la pratique qui en tant qu'expression des rapports réels rend au peuple sa dignité et redonne un sens à ses luttes, aux révolutions, aux défaites, et aux efforts, aux révoltes échouées du passé.

La chose qui rend au peuple la possibilité d'avoir conscience de son histoire.

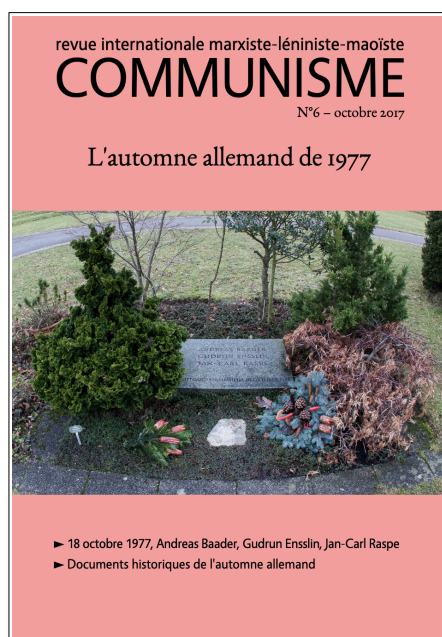
La guérilla permet à chacun de se rendre compte de quel côté il est, de trouver, de reconnaître où il se trouve en fin de compte et de déterminer sa place dans la société de classe et de l'impérialisme.

Car il y en a beaucoup qui pensent qu'ils sont du côté du peuple, mais dès qu'il y a des heurts avec la police, dès que le peuple commence à lutter, ils se sauvent, ils dénoncent et freinent et se mettent du côté des oppresseurs.

C'est le problème que Marx a tant de fois formulé : à savoir qu'une personne n'est pas ce qu'elle croit être, mais quelle est sa fonction réelle, son rôle dans la société de classes ; qu'elle est déterminée par ce système et ses contraintes, si elle n'agit pas par elle-même, si elle ne lutte pas, si elle ne prend pas les armes.

Par le moyen de la conduite psychologique de la guerre, les flics essaient de détruire l'image des réalités que la guérilla a corrigée, c'est-à-dire que :

- ce n'est pas le peuple qui a besoin, pour exister, des sociétés par actions et des usines, mais c'est la classe des capitalistes qui est, elle, dépendante du peuple ;
- ce n'est pas pour protéger le peuple des « criminels » que la police fonctionne, mais c'est pour protéger le système, l'ordre d'exploitation qu'est l'impérialisme des actions du peuple ;
- la justice a besoin du peuple pour continuer à agir mais le peuple n'a pas besoin de cette justice pour vivre ;
- nous n'avons pas besoin de l'impérialisme pour vivre, mais l'impérialisme lui, a besoin de nous pour exister. »



# Le mode de vie libertarien comme forme suprême de la vie quotidienne dans le mode de production capitaliste

Publié dans *Connexions* n°7, avril 2026,  
comme résolution stratégique du Parti Matérialiste Dialectique

---

Avant de développer notre propos, nous allons le résumer de manière très simple, en quelques phrases. Nous pensons que l'idée est très facile à comprendre, même si ses implications exigent, par contre, une étude approfondie.

Nous partons d'un constat : le capitalisme s'est tellement développé qu'il peut proposer une multitude de marchandises capables d'être présentes tout au long de la vie quotidienne.

C'est ce que nous appelons le 24 heures du 24 du capitalisme, où la consommation perpétue la consommation.

Un exemple très simple et très parlant, est la consommation du café.

Auparavant, on achetait du café moulu bas de gamme et on utilisait une cafetière à filtre basique.

Désormais, la tendance est de se procurer une machine spécifique utilisant des capsules, avec du café tout aussi bas de gamme mais plus cher, ou une machine à grain, très chère mais en réalité produisant un café médiocre.

Cette généralisation du capitalisme produit cependant, en retour, une violente réaction.

Celle-ci ne consiste pourtant pas en une critique scientifique du capitalisme, mais en un élitisme individualiste à prétention aristocratique.

En l'occurrence, c'est le terrain pour les boutiques proposant un café de qualité, dit « de spécialité », ainsi que pour les achats d'appareils et accessoires haut de gamme, allant jusqu'à des meules usinées à haute précision et un porte-filtre en céramique fabriqué au Japon.

Ainsi, l'ancien capitalisme, celui de la cafetière, cède la place au capitalisme des capsules et des machines se voulant de valeur, ainsi qu'à la ribambelle d'accessoires et appareils pour le café de spécialité.

Avant, une consommation était simple et se terminait une fois faite. Maintenant, elle est elle-même prétexte à un renouvellement élargi de la consommation.

Et, au-delà de leur différence de conception et d'approche, les consommateurs sont tous devenus des libertariens, des gens pour qui la liberté de l'individu prime sur absolument tout le reste.

Dans leur imaginaire, ils vivent leur liberté et l'agrandissent par la consommation individuelle.

Ils accompagnent en pratique le marché et son élargissement, mais idéologiquement ils considèrent qu'ils développent le « champ des possibles » de leur propre existence individuelle.

Ils acceptent d'ailleurs les règles du jeu du capitalisme, et ils sont prêts à lutter les uns contre les autres, à se concurrencer, à entrer en compétition, afin de s'approprier une plus grande part du gâteau capitaliste en apparence expansion perpétuelle.

Dialectiquement, il y a bien sûr une contradiction au sein des consommateurs.

Les consommateurs « de masse » sont « inclusifs », car ils veulent le confort et la variété des capsules, ils privilégient la quantité. Les consommateurs élitistes se veulent aristocratiques au nom du sens de l'exigence, ils se tournent vers la qualité.

En pratique pourtant, tant les premiers que les seconds sont libertariens, car adeptes du marché libre, de la vie quotidienne menée suivant des « choix individuels ».

C'est le mode de vie libertarien comme forme suprême de la vie quotidienne dans le mode de production capitaliste.

### **Les « chaînes en or » des prolétaires**

Ce que nous disons est à la fois simple et compliqué. C'est un constat qu'on peut faire aisément en observant la vie des gens dans une société capitaliste développée.

En même temps, il y a besoin d'un regard profondément scientifique produit par la connaissance des modes de productions historiques de l'humanité et de l'évolution dialectique de l'univers.

Par principe, le matérialisme dialectique considère que tout mode de production après le communisme primitif et avant le Communisme relève de l'exploitation de l'Homme par l'Homme.

Les êtres humains se cannibalisent les uns les autres, à différents degrés.

Dans le mode de production esclavagiste, les Cités - États vivent aux dépens des esclaves ; dans le mode de production féodal, ce sont les serfs qui sont exploités.

Dans le mode de production capitaliste, ce sont les prolétaires qui sont exploités, dans la mesure où on s'approprie leur force de travail en les rémunérant moins que ce qu'ils apportent.

Cependant, on a largement dépassé le stade des débuts du capitalisme, où l'accumulation était encore faible, et finalement même relative, car ne touchant pas tous les aspects de la vie quotidienne.

Désormais, dans les sociétés capitalistes avancées - nous ne parlons pas du tiers-monde - un prolétaire est souvent propriétaire de son logement, il peut également profiter de crédits à la consommation.

Dans son mode de vie, il n'est pas séparé de la bourgeoisie comme au 19e siècle. Son logement dispose de toilettes et d'une salle de bain, ce qui n'était pas le cas encore en large partie dans la seconde partie du 20e siècle.

Il a, lui aussi, un smartphone et un ordinateur, un lave-linge et un réfrigérateur, une cuisinière et un aspirateur, une télévision et également la plupart du temps une voiture. Il peut s'acheter facilement des habits neufs, y compris de marques.

Mieux encore, il peut accumuler du capital pour acheter un logement. Autour de 58 % des Français sont propriétaires.

Il n'est donc pas simplement possible de dire que les prolétaires n'ont que leurs chaînes à perdre. Ils ont au contraire des avantages matériels très prononcés.

Par contre, ils le paient avec une intensité de travail devenue bien plus grande.

Si le travail est physiquement moins dur qu'il y a deux cents ans, sur le plan des nerfs, il est bien plus usant. La force physique était employée pour pallier au besoin de la quantité de force, désormais fournie par les machines.

Les travailleurs du début du 21e siècle en France, en général, s'épuisent psychiquement d'autant plus. Leur investissement personnel atteint une proportion immense.

C'est cela dont beaucoup de gens, surtout les jeunes, se sont aperçus au moment de la pandémie de 2020, qui a bloqué les flux de production et permis un certain recul historique.

Nous n'irons pas que jusqu'à dire que les prolétaires ont donc maintenant des « chaînes en or », néanmoins c'est vrai dans une certaine mesure, surtout vu depuis le tiers-monde.

C'est d'ailleurs ce qui motive l'émigration.

Être exploité, souffrir psychiquement, mais pouvoir profiter de plusieurs semaines de vacances, être en mesure d'acheter un logement, profiter d'une assurance-maladie largement efficace, tout cela donne envie à qui ne l'a pas, et on parle ici de la grande majorité de l'humanité.

Les prolétaires de France le savent très bien et c'est pour cela qu'ils se tiennent très calmes politiquement depuis les années 1960-1970, ayant ouvertement perdu tout sens de la confrontation ouverte.

## **La consommation est également une idéologie**

Dans le capitalisme développé - et nous soulignons bien qu'il n'est pas différent en substance du capitalisme décrit scientifiquement par Karl Marx - l'accumulation est absolue, au sens où absolument tous les aspects de la vie quotidienne sont touchés.

Le moindre acte de consommation se voit intégré à tout un processus de renforcement de la précision du capitalisme et de sa capacité d'élargissement.

Lorsqu'on fait ses courses, on fait désormais le travail des caissières, en passant soi-même les codes-barres des marchandises devant le scanner.

Rien que l'existence des codes-barres - généralisés seulement dans les années 1990 - indique l'immense capacité technique et logistique.

On utilise une carte de fidélité qui fournit des informations détaillées à l'entreprise, et de plus en plus un paiement sans contact est réalisé par l'intermédiaire du smartphone.

Ici, on touche un aspect essentiel. Et les choses sont allées si loin, justement, que tout le monde comprend immédiatement en quoi le capitalisme moderne profite immensément d'internet et du smartphone.

Le smartphone permet de toujours pouvoir, dans n'importe quelle situation, visiter des sites internet pour acheter, utiliser les réseaux sociaux, faire des paris, jouer, etc.

Il amène également à être sollicité en permanence, ce qui est essentiel pour le 24 heures sur 24 du capitalisme.

Il y a les forces productives pour proposer une multitude de marchandises, et il y a les infrastructures pour être en mesure de les proposer à la consommation.

Le niveau des masses étant relativement haut, le capitalisme peut fonctionner et chercher des voies pour s'agrandir.

Prendre l'avion était autrefois un privilège ; cela relève désormais de la consommation de masse.

Les choses ont changé aussi : on paye pour choisir son niveau de confort et son siège, pour disposer d'un bagage ou profiter d'un repas, ou même pour un embarquement prioritaire.

Tout cela a un immense impact idéologique et culturel.

La consommation n'est pas qu'une réalité matérielle, c'est également une idéologie.

Nous ne voulons pas dire ici que les critiques sociologiques et aristocratiques des années 1960, qui dénonçaient la « société de consommation », avaient raison.

Leurs auteurs dénonçaient à la fois les masses, le rôle de la technologie, l'importance accrue de l'organisation sociale.

Nous, nous sommes en faveur des masses et donc d'une société de consommation... Mais avec une consommation socialiste, pas une consommation capitaliste.

Le fait est que, si le capitalisme a apporté des progrès matériels, les gens sont vite amenés à acheter n'importe quoi, et n'importe comment.

On retrouve ici la combinaison de la consommation capitaliste et de son idéologie. Il y a une impulsion permanente à l'achat.

Et les gens achètent d'autant plus des choses que leur existence est morne, terne : ils essaient de combler leur angoisse, leur anxiété, par une frénésie d'achats et de représentations liées aux achats.

C'est là où les réseaux sociaux rentrent en jeu. Instagram et TikTok, par exemple, sont emblématiques d'une fuite en avant dans la mise en scène toujours liée à la consommation.

Même si ce n'est pas un voyage ou un habit qui est mis en avant, la diffusion d'une vidéo s'inscrit dans une tentative de valorisation, d'insertion dans l'algorithme afin de devenir tendance.

C'est précisément ce qui fait que l'idéologie de la consommation donne naissance au mode de vie libertarien, qui est adopté de manière naturelle par tous ceux qui consomment.

## **Le mode de vie libertarien**

L'idéologie libertarienne est née aux États-Unis, comme libéralisme et anarchisme poussés jusqu'au bout.

L'État et la société doivent s'effacer, afin de laisser les individus agir comme bon leur semble, les rapports entre eux devant se fonder sur des contrats qu'ils signeraient.

Pour les libertariens, la société est une fiction et l'État est un parasite.

Mais ce sont là simplement des idées philosophiques, qui ont été portées surtout par une minorité d'intellectuels libéraux et d'entrepreneurs californiens.

En pratique, c'est la sensibilité libertarienne qui a été adoptée par la consommation capitaliste.

La raison est simple : le capitalisme moderne dispose d'énormément d'outils lui permettant de pratiquer le profilage : les entreprises savent quel type de

consommation est faite, à quel moment, pour quelles sommes et dans quelles proportions, etc.

C'en est fini de la consommation de masse indifférenciée, il est désormais possible de produire de manière fragmentée, segmentée.

C'est tout bénéfique pour le capitalisme, qui élargit le marché, l'approfondit, et profite en plus de marchés captifs.

Ce n'est toutefois possible que si les normes s'effacent, que les régulations disparaissent, que les frontières tombent.

Les anciennes traditions de consommation visant tout le monde doivent céder la place à une consommation ciblant chacun en particulier.

Il faut également que le consommateur se reconnaisse comme unique dans son comportement et sa sensibilité.

Il ne faut surtout pas qu'il vive comme tout le monde et qu'il s'imagine vivre comme tout le monde. Il doit s'imaginer comme différent, voire totalement à part.

Dans les faits, ce n'est bien entendu pas le cas et même le capitalisme n'est pas en mesure de proposer un type de consommation unique pour chaque personne.

Cependant, il peut le faire croire et il a besoin que les gens le croient, afin qu'ils s'installent dans une dynamique de segmentation, de fragmentation.

On pourrait résumer simplement tout cela en disant que le capitalisme a multiplié les modes et qu'il les a sophistiqués.

Et qu'il les a offertes aux consommateurs en expliquant que, maintenant, le « rêve américain » était vrai pour tout le monde.

Les consommateurs ont accepté cette possibilité matérielle d'améliorer leur vie quotidienne et, par absence de conscience sociale, ils sont tombés dans le piège du capitalisme.

Car dans une telle situation, « réussir sa vie », c'est la vivre comme un entrepreneur, à travers des choix et des actions pour conquérir des « parts de marché » dans la vie.

Tout rapport - émotionnel, sentimental, familial, amical, amoureux, etc. - doit être considéré comme une entreprise le ferait, car seule une entreprise est capable de tirer des bénéfices des choses.

Il y a une logique de comptabilité et d'accumulation qui prend le dessus, aux dépens de la sensibilité et de l'authenticité.

Là où nous disons, en tant que communistes, que l'univers est infini, que le collectivisme est le vecteur réel d'une humanité en quête d'épanouissement, les consommateurs libertariens se voient comme les pirates des temps modernes,

espérant s'accaparer un nombre fini de biens et de services, de rapports émotionnels, amicaux, sexuels, etc.

Autrement dit, ils considèrent que la réalité est un monde où un individu agit afin de maximiser son potentiel de consommation.

C'est le « rêve américain » généralisé, du moins dans l'imaginaire des gens.

## **Le rapport libertarien au salariat**

Il faut bien se souvenir qu'en France, le syndicalisme rejette formellement la soumission au politique.

Pour cette raison, le syndicalisme a toujours consisté en des expressions corporatistes, avec certains secteurs utilisant les rapports de force pour défendre leurs intérêts particuliers.

Il est important de noter cela, parce que sinon on ne peut pas comprendre comment le syndicalisme français a justement, par ses mentalités, accompagné la logique libertarienne des salariés.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la CFDT est devenue le premier syndicat en termes d'adhérents et de suffrages.

Les consommateurs sont, en effet, avant tout des producteurs. Il n'y a pas de production sans consommation, et inversement.

La production est, à ce titre, le premier lieu de la transformation des mentalités, dans le sens du mode de vie libertarien, avant même la consommation. Cela passe par le salariat.

À partir de mai 1968 et de l'irruption du thème de la vie quotidienne dans les syndicats, il y a eu une prédominance toujours plus grande du thème des acquis sociaux, des avantages individuels.

La CFDT a été le fer de lance de cette logique de revendications qui ne s'adressait plus à la classe des prolétaires, ou à la masse des travailleurs, mais à chaque personne spécifiquement.

C'est le remplacement du projet collectif par la société ouverte donnant toujours plus de droits individuels.

Cette approche a été portée, à côté de ce syndicat, par la « seconde gauche », avec le Parti socialiste, le quotidien Le Monde, l'hebdomadaire Le Nouvel Observateur.

On est ici dans l'équivalent direct du Parti démocrate aux États-Unis.

Dès les années 1950 d'ailleurs, les intellectuels de la CFDT font des États-Unis le modèle pour les rapports entre le patronat et les salariés.

La démarche est simple : chaque salarié doit être considéré comme unique, ses droits doivent le toucher en tant qu'individu, il faut qu'il ait les moyens de s'adresser individuellement à sa hiérarchie ainsi qu'aux organismes institutionnels.

Sous couvert de démocratisation du lieu de travail, avec l'espoir hypothétique de la cogestion, voire de « l'autogestion », l'idéologie libertarienne s'est répandue chez les salariés.

Le résultat est flagrant : les salariés français ne raisonnent jamais en termes collectifs. Une grève, c'est pour eux le rassemblement d'individus faisant face à une même situation et protestant ensemble.

L'attitude du salarié dans l'entreprise est également ouvertement détachée : il ne se considère plus comme un travailleur, mais comme un individu qui se retrouve, pour un temps donné, dans une certaine position sociale où il doit exercer une activité.

On l'a compris : c'est la négation de la conscience de classe.

Mais c'est également tout un rapport faussé au travail. Les salariés ne croient plus au principe de la production, ils s'imaginent tous comme des prestataires de service.

Un livreur n'a pas de vision du monde différente de son activité qu'un employé, un tatoueur ou un caissier.

C'est là quelque chose de conforme au mode de vie libertarien et, pour cette raison, chaque salarié se visualise lui-même comme une entreprise, avec une sorte de bilan comptable avec les entrées et les sorties, les bénéfices et les pertes.

Une profonde aliénation est ainsi installée.

Les salariés, par la société de consommation propre au capitalisme modernisé, ont intégré idéologiquement la notion de contrat de travail.

Ils n'ont aucun aperçu de la production dans son ensemble et la notion d'exploitation est une abstraction pour eux, ou bien se résume au principe d'un travail trop fatiguant.

## **Le pirate Donald Trump**

Il est indiscutable que l'officialisation du mode de vie libertarien a eu lieu avec la seconde investiture de Donald Trump comme président de la superpuissance impérialiste américaine, en janvier 2025.

Avec Donald Trump, on a un pays entier qui se comporte comme une entreprise, en quête de profits plus grands et de parts de marché qui s'élargissent, rêvant d'une situation de monopole.

C'est le mode de vie libertarien instauré à l'échelle d'une nation, et ce alors qu'en plus celle-ci dispose de l'hégémonie mondiale, avec le capital le plus important,

l'armée de loin la plus puissante, le dollar comme monnaie planétaire de référence et de transaction, les technologies les plus avancées.

Donald Trump l'assume : il veut plus de richesses, plus de domination. Il agit comme un pirate, qui n'a besoin de rien justifier.

Du Groenland au Venezuela, en passant par l'Iran, tout ce qui l'intéresse ce sont les intérêts américains, et il le revendique.

Il est ironique, mais tout à fait logique, que des anarchistes français aient ouvert en 2007 une maison d'édition intitulée « Libertalia », en référence à une pseudo-utopie pirate qui aurait eu lieu à la fin du 17<sup>e</sup> siècle à Madagascar, et que ce rêve de piraterie soit désormais ouvertement assumé par le capitalisme américain ultra-agressif.

Le mode de vie libertarien correspond absolument à l'esprit pirate, pour qui tout est une opportunité.

On utilise une application de rencontres en voyant les « opportunités », tout comme on fait de même pour un emploi sur LinkedIn, un logement de vacances sur Airbnb, des vêtements sur Vinted, absolument n'importe quoi sur Leboncoin, des compétences telles le montage ou le design sur Fiverr, etc.

On est bien entendu ici dans un très haut degré d'aliénation. Tous les comportements, toutes les attitudes, toutes les valeurs culturelles sont saturés par le mode de vie libertarien.

De par l'environnement et l'adaptation des gens à cet environnement, on se considère dans l'obligation de concevoir toute chose, tout phénomène, tout rapport comme relevant d'une entreprise en quête de bénéfice, d'individu en quête d'opportunité.

Plus rien n'a de valeur en dehors de cette logique d'accumulation.

Une figure grossière et opportuniste comme Donald Trump est emblématique d'une telle approche, et aux yeux des consommateurs libertariens, il apparaît d'ailleurs comme authentique et pragmatique.

L'émergence de Donald Trump doit, naturellement, absolument tout au capital financier, qui l'a propulsé sur le devant de la scène, comme porteur d'une « révolution par en haut ».

C'est le capital financier, avec notamment les grandes entreprises de technologie, qui exige que la société américaine soit réorganisée, les priorités modifiées, afin que sur tous les plans les choses s'adaptent au mode de vie libertarien.

L'intelligence artificielle, qui a connu un saut qualitatif depuis 2017 avec le modèle « Transformer », est ici incontournable, parce que c'est justement un moyen de restructurer, de provoquer une hausse de la productivité, d'accélérer la

compétitivité, de renforcer la concurrence, de relancer la compétition, de bouleverser le marché du travail.

Dans l'imaginaire du capital financier américain, Donald Trump est le chef pirate, l'intelligence artificielle le navire, les réseaux sociaux l'océan, et tout le reste consiste en des opportunités dont il faut profiter.

Il est évident qu'on fait face, avec un tel phénomène historique porté par la superpuissance impérialiste américaine, à une véritable crise de civilisation.

Si comparaison n'est pas raison, on a une forme d'équivalent tout de même avec l'effondrement de l'empire romain, et avec lui de tout le mode de production esclavagiste qui avait jusque-là traversé les siècles.

### **La fausse alternative Républicains / Démocrates**

Les capitalistes européens n'ont pas cessé de souligner qu'ils n'étaient pas les capitalistes américains, qu'ils étaient quant à eux portés par des valeurs véritables et que l'Union européenne formait un contre-modèle au culte américain du coup de force et du fait accompli.

Le capitalisme européen transporte pourtant la même chose que le capitalisme américain.

C'est la même logique d'accumulation du capital, avec le même défi de chercher à échapper à la chute tendancielle du taux de profit.

La concurrence pousse à la modernisation, la modernisation met de côté les travailleurs ; la réelle richesse provient cependant de l'exploitation des travailleurs, d'où une nouvelle modernisation qui est nécessaire, avec à chaque fois davantage de pression exercée sur les travailleurs non mis de côté.

De plus, toute l'idéologie inclusive de l'Union européenne correspond très précisément à la démarche de fragmentation identitaire et communautaire des États-Unis.

C'est fait au nom de la bienveillance, et c'est ainsi que la plupart des gens interprètent les valeurs LGBT, mais en réalité c'est une machine à diviser, à séparer, à isoler.

C'est d'ailleurs l'aboutissement de tout un processus, où la bourgeoisie a toujours entrepris de nier, de combattre, d'exterminer les conceptions collectives, collectivistes, communistes, matérialistes dialectiques.

Seules auraient de la valeur les explications fondées sur l'individu et ses choix, sur le hasard et les statistiques.

Le capitalisme n'a eu de cesse, tout au long des 19e et 20e siècles, de promouvoir une vision individualiste du monde, à travers de très nombreux vecteurs idéologiques : l'impressionnisme en peinture qui dit qu'il faut se fonder sur les

impressions individuelles, la phénoménologie en philosophie qui affirme que tout sentiment intérieur de la conscience est une vérité en soi, l'existentialisme comme expression littéraire du repli sur soi et sa consommation du monde environnant, etc.

Tout cela peut, plus simplement, se résumer au slogan de McDonald's « Venez comme vous êtes ». La consommation a besoin de clients toujours plus différents et nouveaux.

Bien entendu, certains capitalistes prônent davantage l'inclusivité et l'élargissement des marchés, d'autres capitalistes ont plus intérêt à ce que les choses n'aillent pas trop vite.

C'est ce qui fait la distinction entre les Démocrates et les Républicains aux États-Unis.

La même fausse alternative se dessine en France et dans tous les pays capitalistes.

Dans le fond, tant les uns que les autres sont d'accord sur la protection du régime en place, la puissance de l'économie, l'importance de l'armée, le libéralisme dans les mœurs, le relativisme historique, le soutien à l'art contemporain, l'utilisation d'une immigration plus ou moins choisie comme main-d'œuvre utile, etc.

Il existe des capitalistes de gauche comme de droite, car il existe des intérêts allant plus dans un sens ou dans un autre.

C'est là simplement l'expression de nuances au sein des classes dominantes.

Ces nuances s'expriment à travers différents partis politiques, dont le sens fondamental est le même.

Il existe, qui plus est, une profonde désaffection pour la politique et les valeurs ont disparu ; c'est dans le style de gestion et dans le choix des intérêts les plus directs qu'on arrive à distinguer les uns des autres.

Cela correspond parfaitement au mode de vie libertarien, avec des individus qui se considèrent comme des « clients » des politiques menées.

Il n'y a pas d'idée d'engagement, simplement de soutien indirect, participatif.

Il faut ici rappeler le fonctionnement des partis américains, qui sont faiblement structurés et relèvent dans les faits d'une coalition, avec différents niveaux d'intégration, les responsables étant choisis de par leur capacité à trouver un dénominateur commun maximum.

Derrière les partis démocrate et républicain américains, ou plus exactement à travers eux, il y a les groupes religieux, les syndicats, les associations, les ONG, les think tanks, les lobbys, les regroupements économiques, etc.

Nous insistons là-dessus car le même phénomène se produit en France et ne peut que grandir ; on a déjà vu cela avec le phénomène des « primaires de la gauche »,

une forme de choix totalement en rupture historique avec la tradition du mouvement ouvrier où le Parti établit un programme et choisit un représentant adéquat.

Le mode de vie libertarien nécessite des clients de la vie quotidienne capitaliste qui se mobilisent, avec une dimension populiste et irrationnelle, afin de l'emporter électoralement et dans une course à la popularité à tout prix.

Nous affirmons, au contraire, la nécessité d'un prolétariat conscient, s'assurant en tant que classe ayant un rôle historique à jouer.

C'est là où nous posons que l'affirmation de la civilisation socialiste mondiale s'oppose frontalement au mode de vie libertarien éparpillé dans des pays capitalistes en compétition.

### **L'implosion de la géographie française**

Les masses n'ont pas la conscience historique de cette nécessité de la civilisation socialiste mondiale, même si à de multiples niveaux cela s'exprime indirectement.

La conséquence directe est l'implosion des tissus sociaux du pays. Il n'existe plus d'unité, ni de continuité ; les vécus sont à la fois tout à fait similaires et radicalement différents.

Ce qui distingue les situations des Français, c'est leur rapport au rythme du mode de vie libertarien. Celui-ci est plus ou moins puissant, plus ou moins qualitatif ou quantitatif.

Ce rapport au temps détermine chaque espace du pays, avec en toile de fond l'accélération de la séparation - unification des villes et des campagnes.

Le capitalisme est né des villes : désormais il les vide de leur substance et les fait s'étaler de plus en plus, dans un phénomène de rurbanisation absolument massif.

L'artificialisation des sols, chaque année, équivaut à ajouter une surface urbaine de la taille de Marseille. Cependant, au-delà de cela, il y a la tendance générale à rendre fonctionnel à tout prix : c'est ce qui produit la France des ronds-points.

L'espace est défiguré, absorbé par les exigences du temps capitaliste, toujours soucieux de rendement accéléré.

Il faut se souvenir ici de l'explication de Karl Marx au sujet du capital. Le capitalisme ne vise pas qu'à produire du profit : il en faut toujours plus.

Tout va donc de plus en plus vite.

La géographie française ne doit, pour cette raison, pas être comprise de manière unilatérale avec d'un côté les villes et de l'autre les campagnes.

En réalité, la distinction se fait par le rapport à l'accélération capitaliste.

Plus on est lié à elle, même si on est un prolétaire, plus on est porté par une dynamique apportant un certain confort matériel et une « nourriture spirituelle » consumériste abondante.

Moins on est lié à elle et plus on est mis à l'écart, déconnecté, dévalué, marginalisé.

Dans le premier cas, on s'imagine avoir des valeurs nouvelles, apporter des choses différentes, ajouter de la culture, etc.

On ne fait en réalité ici qu'accompagner l'élargissement du marché, mais on s'imagine novateurs, progressistes.

Cette version de « gauche » du capitalisme est bien entendu liée aux centre-villes, de manière directe ou indirecte.

Elle a comme base les cadres supérieurs, les professions libérales, les professions intellectuelles, les travailleurs du numérique, à quoi il faut ajouter les étudiants (qui rêvent de s'installer) et les fonctionnaires (qui sont installés, même si pas forcément comme ils l'auraient voulu).

Dans le second cas, on éprouve un sentiment de confusion, avec un profond ressentiment contre une mondialisation à la fois abstraite et lointaine qui abîme tous les repères du quotidien, sans en fournir de nouveaux.

Tout est très bien condensé par le propos provocateur d'Emmanuel Macron, déjà président de la République, en 2021, pour l'inauguration d'un campus de start-up : « Une gare, c'est un lieu où on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien. Parce que c'est un lieu où on passe. Parce que c'est un lieu qu'on partage. »

Le capitalisme, à l'époque du mode de vie libertarien, ne consiste pas seulement à être riche ou aisé. Il faut en permanence être dans la nouveauté consumériste.

C'est la raison pour laquelle les « bourgeois à l'ancienne » ont pratiquement disparu.

C'en est fini du bourgeois conservateur et cultivé, arc-bouté sur ses privilèges, mais intellectuellement capable.

Dans la France de 2026, tous les bourgeois sont des opportunistes et de plus en plus des incapables.

C'est la décadence d'une classe, inévitable, et le mode de vie libertarien est son chant du cygne.

En attendant, il faut prendre le « rêve » capitaliste au sérieux : les restructurations sont une réalité, la tentative de réactiver le capitalisme par l'élargissement des consommations et par l'intelligence artificielle est un fait.

C'est même une nouvelle bourgeoisie que le capitalisme cherche à produire, sous la figure du « bobo », qui ne vit pas seulement dans les centre-villes : sa figure irradie dans tout le pays, en particulier dans la jeunesse qui s'imagine « contestataire ».

La vraie géographie française oppose, en substance, ceux qui pensent qu'il y a des choses à tirer du capitalisme et ceux qui se retrouvent mis de côté.

## **La conscience de classe**

On ne fait pas la révolution sur du ressentiment et les masses mises de côté par la mondialisation qui choisissent le nationalisme passent à côté du problème, elles gaspillent toutes leurs forces.

Inversement, il faut être aveugle pour ne pas voir que le capitalisme est capable de vendre du rêve à des jeunes, y compris loin des centres-villes, en faisant miroiter des métiers dans la finance, dans le divertissement (influenceur, créateur de contenu, etc.), dans le luxe, dans le sport de haut niveau, etc.

La porte de sortie individualiste est très présente idéologiquement et elle amène des pans entiers de la jeunesse à rêver d'elle.

Le petit commerce notamment est particulièrement valorisé comme étape intermédiaire pour progresser socialement.

Un aspect essentiel tient ici aux fast-foods, du McDonald's aux kebabs, qui correspondent parfaitement au consumérisme libertarien : catastrophique sur le plan nutritif, immoral au possible dans le rapport aux animaux, ultra-rapide et individualisé.

Qu'on trouve ces fast-foods à la fois dans la France « rapide » et dans la France « lente » est indéniablement une expression de la tendance de fond dans notre pays.

C'est le nivellement par le bas, accompagné de l'individualisation, avec des espoirs plus ou moins grands, plus ou moins déçus.

Il semble n'y avoir, dans un tel panorama, aucun espace pour la conscience de classe.

Et cet espace n'existe pas, en effet, dans un capitalisme devenu absolutiste.

Il ne peut même plus y avoir de bulles vivant à l'écart, qu'elles relèvent des punks, de la techno, des rastas, des gothiques, du hip-hop, des squats, etc.

Ce qui est donc décisif, de manière indiscutable, c'est la rupture.

En France, dans le capitalisme qui a tout conquis, ce qui est indiscutable, c'est le poids croissant de la subjectivité révolutionnaire.

La rupture est ainsi d'abord mentale. On décide de ne plus s'aligner avec le rythme imposé par le capitalisme. On ressent le besoin de Communisme.

Ce besoin se fait en rapport avec l'exigence d'une vie épanouie, de mener une vie productive, où on développe ses propres facultés, où on cesse de mépriser l'art, de mettre la Nature de côté, de considérer les animaux comme des objets.

On sent qu'on a besoin d'un saut qualitatif.

C'est le moment où la conscience particulière d'une personne entre en résonance et en communion avec la conscience collective de l'Humanité, où le besoin d'harmonie avec la Vie, avec la Biosphère règle et aligne la subjectivité et les actes sur une conformité relativement différenciée, mais dirigée dans un cadre et dans une direction commune.

Ce moment est le fruit de l'expérience même de l'existence, et si toute personne peut fondamentalement développer ainsi sa subjectivité révolutionnaire, à l'échelle sociale, le prolétariat est à la fois la classe porteuse de ce rapport et la classe en mesure de renverser l'ordre bourgeois par son entrée collective en rupture.

En fait, développer sa subjectivité révolutionnaire, c'est s'aligner sur l'esprit prolétarien.

C'est cette dynamique qui produit le Parti révolutionnaire, avant-garde de la rupture prolétarienne.

Bien entendu, toute la question est alors celle du rapport avec le prolétariat, puisque l'esprit prolétarien ne peut exister sans le prolétariat, sans liaison avec le prolétariat, sans participation à sa vie, sans bataille en son sein.

Quel rapport établir avec lui pourtant, alors qu'il ne semble pas intéressé par la révolution ?

C'est là où joue son rôle le Parti et la science qu'est le matérialisme dialectique, comme expression synthétique de l'époque et condensation du parcours révolutionnaire historique.

Grâce au Parti et à la science, on dépasse le moment de la prise de conscience, la lucidité critique, pour parvenir littéralement à une conversion de la réflexion intérieure, au passage d'une conscience dispersée dans les formes de la vie bourgeoise à une intériorité unifiée par une exigence de justice et d'universalité.

On cesse d'être un individu abstrait au sein du capitalisme, on devient une personne réelle, en pleine conscience du devenir historique de l'humanité et de la nature de l'être humain, cet animal social sorti de la Nature, mais qui aspire à y revenir, en conservant les acquis de son parcours.

C'est la question de la vision du monde qui est ainsi centrale.

Le capitalisme veut empêcher que les gens aient un aperçu global sur la réalité, il veut empêcher les prolétaires de partir d'un point de vue de classe.

Le capitalisme apporte l'obscurité dans les consciences.

Le Parti amène la lumière, en présentant la science, le matérialisme dialectique. C'est son but, comme l'ont enseigné Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong.

Le Parti porte la vision du monde qui est juste, qu'il réactualise à chaque étape historique, qu'il précise en fonction des situations propres à chaque pays.

La conscience de classe n'est jamais le produit mécanique d'une situation sociale, et encore moins dans un capitalisme à la fois absolu et en effondrement.

Elle vient de l'extérieur de la classe, elle vient du Parti.

C'est ce que Lénine résume parfaitement dans « Que faire ? » en expliquant que

« la conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons.

Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et couches de la population avec l'État et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles ».

Le Parti a une vision globale, qui lui permet de voir les choses de manière correcte.

Et depuis Mao Zedong et la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne chinoise, on sait que la bataille ne porte pas que sur le pouvoir de l'État et la conscience de classe : il y a également la culture, la science, en fait tous les domaines de la vie.

Car c'est toute une manière différente de voir les choses, toute une sensibilité nouvelle, tout un intellect nouveau qui doivent triompher.

### **La culture, enjeu central pour la civilisation**

La révolution porte ainsi une culture nouvelle, qui seule peut sauver la civilisation et lui permettre d'avancer de nouveau.

Le mode de production capitaliste a fait son temps, les mentalités qu'il produit sont contre-productives.

Il y a d'ailleurs, comme on peut le voir, des résurgences de phénomènes de cannibalisme social propres au féodalisme et à l'esclavagisme, avec le développement important des mafias.

C'est pourquoi le vrai sens de la rupture subjective par rapport au capitalisme se trouve dans la saisie du principe de « temps long ».

Le regard matérialiste dialectique sur l'humanité s'inscrit dans une temporalité longue, celle de l'histoire sociale de l'humanité, ouverte avec la sédentarisation néolithique et la formation des premières structures sociales en tant que telles.

Cette histoire sociale de l'humanité condense un immense processus historique où les forces productives se sont accumulées, où les contradictions sociales se sont progressivement développées et imbriquées jusqu'à rendre possible leur dépassement.

Le prolétariat est l'héritier historique de la bourgeoisie, tout comme celle-ci a hérité de la noblesse, et que cette dernière avait été l'héritière des esclavagistes.

C'est l'avancée vers le Socialisme, ou le recul vers la barbarie, pour relancer un cycle où réapparaîtra de nouveau la nécessité du Socialisme.

Le Socialisme est un saut qualitatif, par la culture, au service de la civilisation. Il doit être compris de cette manière et pas autrement.

Le retour à la barbarie ne serait pas seulement une régression matérielle, ce serait la perpétuation des rapports de domination sous des formes dégradées ou violentes accumulées en couches épouvantables.

La rupture prolétarienne, au contraire, tend vers une universalisation des acquis de la civilisation, en les libérant de leur inscription dans l'inégalité sociale et l'appropriation privée.

De la première division sociale du travail aux formes modernes du capitalisme, se déploie une dynamique conflictuelle, où la tendance à la civilisation le dispute à la barbarie, dont le prolétariat constitue l'aboutissement et la mise en crise finale et absolue de l'Histoire.

Tel est le sens du programme révolutionnaire : le prolétariat est l'antagoniste social de la bourgeoisie, il est l'accomplissement contradictoire et civilisationnel de l'Histoire dans sa dimension sociale.

La rupture qu'il incarne suppose d'assumer l'héritage des formes culturelles, techniques et symboliques produites par l'Humanité, tout en les arrachant aux divers rapports de domination qui les ont façonnées.

C'est cet héritage civilisationnel que le capitalisme tente justement de massacrer, de liquider, de détruire au moyen du mode de vie libertarien.

Son but est d'empêcher le saut historique, en supprimant l'héritage historique.

## **La Guerre Populaire**

La rupture portée par le prolétariat désigne fondamentalement une conflictualité historique totale, inscrite dans la longue durée des sociétés humaines.

Depuis les premières formes de domination issues de la sédentarisation néolithique, les rapports sociaux ont été structurés par des antagonismes dont le capitalisme

constitue finalement l'expression la plus développée, d'autant qu'il n'est pas parvenu à complètement éteindre ou dépasser les formes plus primitives ou obsolètes qu'il a lui-même combattues.

C'est ce qui explique l'existence ou le surgissement de structures sociales semi-féodales comme le sont les religions par exemple, ou bien même semi-tribales semi-féodales comme le sont les mafias du narco-trafic ou de la prostitution.

La rupture prolétarienne ne fait ainsi que porter à son point de tension maximale une contradiction ancienne et accumulée en couches, que l'Humanité est pour la première fois depuis les débuts même de l'Histoire en capacité de dépasser.

Toutefois, on aura compris que la lutte contre une telle masse sombre de contradictions accumulées derrière le capitalisme exige une lutte de très haute intensité.

C'est l'Humanité qui joue ici sa plus importante partie.

La lutte même est donc un acte intense, elle doit être comprise comme un processus prolongé et approfondi conduisant de la rupture à la fondation d'un Nouvel Ordre.

C'est ce que nous appelons la Guerre Populaire, telle que conceptualisée dans sa substance par Karl Marx et Friedrich Engels, par Lénine et Staline, puis par Mao Zedong.

Ainsi comprise, elle ne doit pas être considérée d'abord comme une simple modalité militaire, mais comme la forme historique d'un affrontement global entre deux logiques de civilisation, entre deux visions du monde.

Elle exprime la nécessité d'une rupture pleine et entière, non seulement avec des structures économiques, mais avec un ensemble de représentations, de valeurs et de pratiques qui organisent la reproduction de l'ordre bourgeois.

La Guerre Populaire a donc un statut particulier : au plan du matérialisme historique, elle vise à dépasser un ordre devenu obsolète, et au plan du matérialisme dialectique, elle vise à accomplir le devenir de l'humanité sociale en la fondant dans la Nature, dans le Cosmos.

C'est cette profondeur totale et gigantesque qui la définit comme une « lutte finale » au sens où elle concentre et résout les contradictions fondamentales de l'histoire des sociétés de classes, sans pour autant clore l'histoire comme processus ouvert et infini.

Car cette rupture n'est pas une fin, mais un seuil.

Elle ouvre sur une nouvelle historicité, dans laquelle l'humanité cesse d'être séparée de ses propres conditions d'existence.

Là où les formations sociales antérieures instituaient une distance entre l'Humanité et la Nature médiatisée par la domination et l'appropriation, s'esquisse la

possibilité d'un rapport réconcilié, fondé sur un rapport dialectique productif, conscient et collectif, à la planète comme Biosphère.

Dans cette perspective, la Guerre Populaire doit être pensée comme intrinsèquement liée à la civilisation elle-même.

Elle ne peut se confondre avec la destruction ou la barbarie, car elle porte en elle l'exigence d'universalisation des acquis humains.

C'est pourquoi elle s'oppose, dans son principe, aux formes de violence aveugle qui annihilent les conditions mêmes de la vie sociale, telles que les destructions indiscriminées, l'usage d'armes de destruction comme la bombe atomique ou les atteintes aux populations non impliquées dans le conflit.

La rupture prolétarienne implique ainsi une normativité interne de la violence : elle est orientée par les valeurs qu'elle prétend instituer.

En ce sens, elle est déjà, dans son mouvement même, affirmation de la Culture et production d'une Nouvelle Humanité.

Elle transforme les rapports sociaux non seulement en les renversant, mais en les reconfigurant selon des principes de collectivisme, de démocratie populaire et de responsabilité collective, dans la compréhension de l'universalité de la dialectique.

Ce processus confère à la lutte une dimension éducative.

Elle ne produit pas seulement un nouvel ordre, mais une nouvelle subjectivité, façonnée dans et par l'expérience du collectif et de la Guerre elle-même.

L'esprit prolétarien ne s'impose pas abstraitement : il se réalise dans des pratiques, des organisations et des formes de vie qui préfigurent, au sein même du conflit et de ses exigences, les traits d'une humanité à venir.

Et c'est le sens du Parti que de porter cette proposition stratégique historique, d'en établir les perspectives concrètes dans un pays donné par une pensée en mesure de guider, de diriger la révolution où les larges masses se transforment pour transformer le monde.

**Guerre populaire jusqu'au Communisme !**



# Contraste, différenciation, lutte & développement

## Introduction

Tout se transforme, et cela tout le temps. Il n'est rien qui puisse être toujours pareil, sans changement.

Le constat qu'on fait ici est inquiétant dans la mesure où il ne rassure pas : on ne sait pas sur quoi on peut compter, puisque rien ne reste jamais pareil.

Et l'humanité a, effectivement, eu peur, pendant des siècles, des milliers d'années ; elle a eu besoin d'imaginer des dieux en lutte contre les autres pour expliquer les changements ; elle s'est mise à prier tel ou tel dieu de changer de point de vue ou d'en vaincre un autre.

Puis finalement, ayant amélioré ses conditions de vie, l'humanité a considéré qu'il existait un Dieu absolu, tout-puissant, éternel, toujours le même.

Il fallait le prier pour que les choses n'empirent pas, pour qu'en certaines circonstances les choses se passent au mieux.

Il y a beaucoup de dignité dans ces espoirs, dans ces interprétations religieuses ; néanmoins, elles relèvent du passé.

La compréhension scientifique de l'univers met forcément de côté les rêves d'une humanité au rapport privilégié avec un Dieu absolu ; il n'y a tout simplement pas eu d'Adam et Eve sur ce qui n'est qu'une petite planète parmi beaucoup d'autres.

Le système solaire se trouve dans une galaxie, la *Voie lactée*, où il y a vraisemblablement plus de 100 milliards de planètes, avec entre 200 et 400 milliards d'étoiles.

Et il est estimé qu'il y a 2 000 milliards de galaxies, un chiffre toujours en hausse en liaison avec les nouvelles découvertes.

Car, en réalité, l'univers est infini. Il n'a ni début, ni fin ; il n'a pas d'origine, ni de but.

L'univers a toujours été et sera toujours. Il n'a pas de limites, pas de frontières quelles qu'elles soient ; il est infini dans l'espace et dans le temps, autant dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand.

La naissance de la vie sur Terre est le fruit d'une immense évolution de la matière, dans un processus éternel ; les mélanges, les synthèses de la matière ont donné naissance à des phénomènes toujours plus complexes, toujours plus organisés et en interaction.

L'humanité et la vie sur la planète Terre en général ne sont qu'un aspect de l'univers, dont tous les éléments sont en transformation ininterrompue.

Une fois qu'on a compris cela, on sort de l'étroitesse d'esprit, on cesse de s'accrocher à des choses relatives, si insignifiantes par rapport au grand mouvement universel.

Les préjugés racistes, le culte des clans, le fétichisme relatif à tel ou tel territoire, les divertissements insignifiants pour nourrir son ego, le mépris pour la vie, le dédain pour la culture, la mise à l'écart de la science...

Tout cela est vain et insignifiant par rapport à l'existence de l'univers et ses transformations, par rapport à la beauté de la vie en soi.

## **La théorie des deux points**

Pourquoi les choses se transforment-elles ?

C'est parce qu'il se passe quelque chose en leur sein. Il y a un mouvement, provoqué par un conflit interne, un affrontement entre deux aspects qui s'opposent.

Tout comme l'électricité a les pôles positif et négatif, la peinture connaît le beau et le laid, les mains le côté gauche et le côté droit, l'alpiniste la montée et la descente, le fait de manger l'absorption des aliments et leur rejet.

Tout comme les mathématiques ont l'addition et la soustraction, la cuisine oppose le cru et le cuit, le tennis de table la balle à la raquette (de chaque joueur), le lycéen la révision au devoir sur table, l'écureuil les noisettes à l'hiver.

Tout a toujours deux aspects, partout et tout le temps. Avoir soif répond au fait de boire, tout comme le fait de boire répond au fait d'avoir soif.

Lorsqu'on commence et on finit une partie de backgammon, il y a un vainqueur et un perdant ; quand on tombe amoureux, on veut voir la personne aimée et en même temps, on en a peur.

Les enfants naissent de la contradiction physique entre les hommes et les femmes ; l'agitation du jour s'oppose au calme de la nuit ; les nombres sont pairs ou impairs.

Tout va par deux, toujours ; tel est le principe de la théorie des deux points. En chaque chose, il y a deux points, qui s'opposent.

Il ne s'agit nullement d'opposer pour opposer : il s'agit de constater les oppositions et de voir quel sens elles ont.

Certaines oppositions sont directement productives : un homme et une femme se marient, leur union d'opposés produit des enfants.

D'autres oppositions sont indirectement productives : on fait face à un problème de mathématiques et on doit se surpasser, afin de parvenir à le résoudre.

Il ne s'agit pas de forcer les oppositions, pas plus qu'il ne s'agit de les nier. Il s'agit de les reconnaître, d'en comprendre la nature, de voir dans quelle direction elles poussent les choses. C'est ce qu'on appelle la science ; c'est le matérialisme dialectique.

## **Le point de vue dialectique contre le point de vue unilatéral**

C'est en appliquant la théorie des deux points qu'on évite d'être unilatéral.

Être unilatéral, c'est considérer que les choses vont en ligne droite, que les phénomènes se déroulent mécaniquement, qu'on peut faire des plans pré-établis absolument parfaits pour tout.

Or, en réalité, les choses se déroulent toujours avec des nuances, avec un décalage par rapport à ce à quoi on s'attendait.

C'est pourquoi tout scientifique, tout dialecticien sait que l'humilité est une qualité fondamentale. Elle seule permet de reconnaître *la dignité du réel*.

Sinon, quand pointe la déception par rapport au résultat, il y a alors la volonté de forcer, d'en faire encore plus, en s'imaginant que cette dimension quantitative va modifier la nature même des choses.

C'est une illusion. Qui veut trop bien faire ruine tout ; c'est une expérience bien connue.

Quand on en fait trop, on perd le fil, on se disperse, on abîme, on casse.

Il existe une vieille expression française qui résume cela en disant : *Qui embrasse trop mal étreint*.

On a une expression équivalente avec *Le mieux est l'ennemi du bien* ; plus simplement, beaucoup de monde a fait l'expérience d'avoir, à l'école, trop révisé et d'avoir alors mal retenu les leçons, et de s'être retrouvé sans énergie devant sa copie le jour venu.

S'imaginer qu'on puisse avoir un contrôle absolu, depuis l'extérieur, sur les choses, c'est se prendre pour un Dieu et c'est l'expression d'un ego hypertrophié, c'est basculer dans la démesure.

Malheureusement, l'Histoire de l'humanité est remplie de folies exemplaires de cela, notamment dans le rapport à la Nature.

Être unilatéral est une erreur aux lourdes conséquences ; il faut savoir être dialectique et reconnaître les choses pour ce qu'elles sont.

## **Affirmation et négation**

Être dialectique, c'est promouvoir l'affirmation, parce qu'on souligne l'existence de deux aspects, on affirme leur existence. Être unilatéral, c'est nier une telle existence, pour essayer de donner aux choses un contenu uniforme, linéaire, statique.

Cependant, toute chose est dialectique et il en va ainsi du vrai et du faux, du juste et de l'injuste.

Le vrai devient le faux, le faux le vrai ; le juste devient l'injuste, l'injuste devient le juste.

Rater ces transformations, c'est rater les moments clefs des transformations et se retrouver du côté inverse où on voulait être.

On peut, par exemple, considérer qu'il faut être toujours gentil. Cela semble juste, mais dit ainsi, c'est unilatéral ; c'est oublier qu'afin d'aider quelqu'un à s'en sortir, il faut parfois le secouer, le brusquer, le motiver.

Comprendre qu'il faut être gentil, *mais que parfois cela implique de remuer ardemment des choses difficiles chez quelqu'un*, donc de ne pas être gentil, voilà qui est dialectique.

On devine la difficulté de la chose, puisque dans ce genre de situations, être gentil ne permet pas de l'être, et c'est justement en cessant de l'être en tant que tel qu'on peut réellement l'être.

Il y a ici d'innombrables situations paradoxales et, sans la dialectique, on est perdu, on ne voit pas que les choses se retournent en leur contraire.

Il faut toujours ajuster ce qu'on fait suivant les nécessités ; il faut savoir oser dire à un musicien qu'il joue mal pour qu'il puisse ensuite jouer bien, il faut savoir oser accepter son manque de connaissance afin de devenir un érudit.

Mao Zedong a bien formulé les choses en constatant que « *Affirmation, négation, affirmation, négation... dans le développement des choses, chaque maillon de la chaîne des événements est à la fois affirmation et négation.* »

Refuser d'être unilatéral, ce n'est ainsi pas chercher la neutralité, un équilibre ; ce n'est pas « couper la poire en deux ». Ce n'est pas se cantonner dans la bienveillance et l'affirmation, c'est parfois oser la négation, pour qu'elle serve l'affirmation.

Dans l'Histoire, ceux qui ont osé la négation ont toujours été très isolés au départ de leur initiative, tel le gladiateur Spartacus qui a nié l'ordre dominant dans la Rome antique. Mais il avait raison de le faire et, finalement, l'empire romain esclavagiste s'est effondré.

La difficulté est bien là : le nouveau naît de manière faible, alors que l'ancien est bien installé. Ceux qui portent la négation sont initialement mal vus.

Mais ils reflètent la transformation, ils la portent eux-mêmes en eux, car ils ont été profondément marqués par elle. Les transformations ont un impact sur leur environnement, notamment l'esprit humain.

## **Les humains sont des animaux sociaux**

Tous les grands penseurs de l'humanité ont compris que l'être humain est un animal social. Il existe dans un cadre bien défini qui encadre son existence.

L'être humain croit choisir, il est soumis cependant en réalité aux nécessités de sa propre existence ; son cerveau s'est développé et il peut s'inventer beaucoup d'illusions, mais les faits le rattrapent et il est malheureux s'il ne vit pas de manière conforme à sa nature d'animal social.

Comme cette nature change avec les époques, l'être humain est d'autant plus malheureux et désorienté : il est sorti de la Nature, étant différent des autres animaux de par sa capacité à transformer celle-ci. Toutefois, sa capacité à transformer la Nature n'a cessé de se transformer elle-même.

C'est l'immense mérite du plus grand penseur de l'humanité, Karl Marx, notre immense maître, d'avoir compris ce qu'est un « mode de production », et comment l'humanité pensait et agissait différemment selon le mode de production dominant.

Tout se transforme dans l'univers et l'humanité joue un grand rôle sur la Terre avec sa capacité de transformer la Nature, et cette transformation la transforme aussi. C'est tout un parcours où l'être humain sort de la Nature pour transformer la Nature et revenir à celle-ci désormais transformée, lui-même également transformé. C'est alors le *Communisme*.

Le Communisme est la fin du grand traumatisme que vit l'humanité depuis sa sortie de la Nature. D'un côté, elle a pu profiter de l'agriculture et de la domestication des animaux pour ne plus vivre au jour le jour. L'existence des villes modernes et de leur confort est l'aboutissement de ce processus qui est à l'opposé de la chasse et de la cueillette.

Ce processus a néanmoins été une naissance, douloureuse. L'être humain a connu le froid, la faim, les maladies, les souffrances, en ayant désormais conscience de celles-ci. Il s'est dressé contre la Nature dont il est pourtant issu. Il a fait la guerre aux animaux, tout en étant lui-même un animal.

Tout cela amène la situation, au début du second quart du 21<sup>e</sup> siècle, où l'humanité agit de manière destructrice envers la Nature sur l'ensemble de la planète. Et elle comprend lentement qu'elle agit ainsi de manière destructrice envers elle-même, car elle est encore une composante de la Nature.

L'humanité a agi de manière unilatérale, afin d'améliorer son sort, de faciliter son existence ; maintenant qu'elle est parvenue à d'immenses capacités techniques et productives, elle doit agir différemment.

Elle doit rétablir un lien productif avec la Nature, mettre en place un rapport harmonieux avec le reste de la vie sur Terre. C'est inévitable, car toute la vie sur Terre est en interaction, comme la pandémie de 2020 l'a rappelé à l'humanité, et ce pour une crise de conscience planétaire.

La planète Terre est une Biosphère ; l'humanité est une composante, et de par sa nature, elle doit avoir comme fonction d'en devenir la gardienne.

## **Les sensations, l'harmonie, la célébration : le sens de la vie**

La grande caractéristique de l'humanité, c'est son besoin de célébration. Depuis son émergence en tant qu'animal social jusqu'à la société capitaliste la plus développée, il y a toujours le besoin de se réunir et de célébrer.

Ce qui est célébré, c'est le triomphe de la vie ; c'était le sens des fêtes liées aux solstices dans les premières sociétés humaines ayant observé les cycles des saisons.

Ce qui est célébré, c'est la vie elle-même, la vie en elle-même, la possibilité d'éprouver des sensations agréables, des émotions bonnes qui emplissent entièrement les corps et les esprits.

L'humanité apprécie ce qui est joyeux et ce qui est agréable, ce qui est harmonieux et mélodique.

Elle n'est pas attirée, elle met de côté ce qui relève du nihilisme, de la destruction, du chaos, de la disharmonie.

C'est un slogan très juste que fut celui lancé dans les années 1930 lors de la construction du socialisme en URSS, sous la direction de Staline : *La vie est devenue meilleure, camarades, la vie est devenue plus joyeuse.*

Cela reflète la justesse des orientations prises alors ; cela montre le caractère populaire, démocratique du socialisme mis en place.

La célébration est directement liée à la dialectique. Célébrer, c'est en effet reconnaître l'existence de quelque chose, la saluer en ce qu'elle est en soi.

C'est souligner de manière joyeuse qu'on apprécie d'éprouver des sensations en rapport avec elle ; c'est affirmer que cette chose a toute sa place, qu'elle s'insère harmonieusement dans l'existence.

La célébration témoigne de l'appréciation d'une chose en particulier ; elle reflète la dimension universelle que cette chose porte de par son existence.

La célébration salue le nouveau, le renouveau, la vie.

Elle est portée par des êtres humains qui ont conscience qu'ils veulent être heureux. Ils expriment le besoin de développer leurs facultés, de les utiliser pleinement dans un cadre harmonieux. Ils ont envie d'éprouver la joie et l'amour, ils ont besoin de savoir et de comprendre.

Le sens même de la vie d'un être humain réside dans le fait de vivre pleinement sa vie, de profiter d'une personnalité développée capable d'apprécier le monde et de se rendre utile à celui-ci.

Ce n'est en effet qu'en se plaçant, comme particulier, comme être humain particulier, avec ses particularités, en rapport productif avec l'universel – la société, l'humanité, l'ensemble des êtres vivants, l'univers – que l'être humain peut se réaliser en tant que tel.

Les êtres humains sont des animaux sociaux qui reconnaissent leur propre joie et leur place dans le monde, jusqu'à la célébration !

## **Le rôle des artistes**

Les artistes jouent un grand rôle dans la célébration, parce qu'ils produisent des images, des musiques, des danses... qui sont employées en ce sens.

Cependant, tout producteur doit se placer dans la perspective de la célébration, qu'on parle d'un architecte ou d'un ouvrier.

Ce qui est produit doit correspondre à un besoin, d'où la nécessité de planifier la production ; ce qui est produit doit être une transformation consciente, ce qui implique un haut niveau de conscience par rapport aux activités menées.

Produire, lutter pour produire de manière juste et dans un cadre juste, expérimenter de manière scientifique, plonger dans la psyché humaine avec les arts et les lettres, telles

sont les activités qui ont un impact sur soi-même et la société, qui façonnent la vie quotidienne et la conception de la vie qu'on peut avoir.

C'est pourquoi Staline parlait des écrivains comme des *ingénieurs des âmes*, mais c'est vrai en pratique de tout producteur, depuis l'architecte façonnant un quartier jusqu'à l'ouvrier fabriquant des jouets.

C'est tout l'environnement de l'humanité qui a un impact sur elle, tout comme elle a un impact sur elle.

Tout se répond, c'est la dialectique ; c'est si l'on veut une question d'état d'esprit. C'est pourquoi d'ailleurs le rôle des artistes n'en apparaît que d'autant plus grand.

Les artistes sont en effet des producteurs qui s'isolent des autres, au nom de leur sensibilité, pour se précipiter dans une pratique artistique avec un haut degré de technique, telle que la peinture, la musique, la sculpture, la danse.

Les artistes ne peuvent en ce sens exister que s'ils sont reconnus comme tels par la société, tant pour la reconnaissance de leurs activités comme artistiques que pour la reconnaissance de leur droit à un soutien matériel.

Le dilemme des artistes est alors de savoir s'ils veulent servir le peuple, se placer dans l'histoire démocratique de celui-ci, dans le patrimoine culturel de celui-ci, dans l'héritage sur le plan de la civilisation de celui-ci, ou s'ils veulent mettre leur sensibilité au service des possédants, des dominants.

S'ils veulent réellement produire de l'art, les artistes doivent bien entendu choisir le camp du peuple, assumer l'héritage culturel et non pas inventer à la chaîne des « œuvres d'art » qui ne sont que des biens de consommation à portée symbolique pour les possédants et les dominants.

Les artistes doivent célébrer la réalité, ils doivent en refléter la beauté dans leurs œuvres, c'est là leur vraie nature.

## **Chaque contradiction est spécifique**

Ce qui rend le travail des artistes si à part, c'est qu'ils s'intéressent à des choses bien en particulier, alors que la production industrielle produit en masse et de manière générale.

Naturellement, une société communiste ira dans le sens de combiner la production de masse avec l'art, afin d'ajouter de la beauté à la vie quotidienne. Personne n'a envie d'un environnement fade.

Néanmoins, les activités artistiques auront toujours tendance à rechercher de ce qu'il y a le plus spécifique dans une personne, dans un phénomène, dans une situation.

Et les vraies œuvres d'art sont celles qui parviennent à se fonder sur ce particulier pour l'amener à la hauteur du général. C'est ce qui donne sa substance à des classiques comme *l'Odyssée* d'Homère, *Roméo et Juliette* de Shakespeare, *Guerre et paix* de Tolstoï.

Les artistes poussent davantage la recherche du spécifique, tout comme les scientifiques dans leurs domaines spécifiques (chimie, physique, biologie, etc.) qui sont d'ailleurs tous reliés les uns aux autres.

On peut dire ici que la dialectique est universelle, mais que ses réalisations, ses modes de réalisation sont par contre particuliers. C'est la dialectique de l'universel et du particulier.

Mao Zedong dit avec justesse à ce sujet que « *Toute forme de mouvement contient en soi ses propres contradictions spécifiques, lesquelles constituent cette essence spécifique qui différencie une chose des autres. C'est cela qui est la cause interne ou si l'on veut la base de la diversité infinie des choses dans le monde.*

*Il existe dans la nature une multitude de formes du mouvement : le mouvement mécanique, le son, la lumière, la chaleur, l'électricité, la dissociation, la combinaison, etc.*

*Toutes ces formes du mouvement de la matière sont en interdépendance, mais se distinguent les unes des autres dans leur essence.*

*L'essence spécifique de chaque forme de mouvement est déterminée par les contradictions spécifiques qui lui sont inhérentes.*

*Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. Chaque forme sociale, chaque forme de la pensée contient ses contradictions spécifiques et possède son essence spécifique. »*

Être un dialecticien, c'est comprendre comment il y a l'universel dans le particulier, et comment le particulier rejoint l'universel.

C'est se fonder sur le fait que l'univers est infini.

## **L'infini et le caractère inépuisable de la matière**

Penser à l'infini, c'est avoir le tournis, parce qu'on cherche forcément dans son esprit à se raccrocher à quelque chose, sans quoi on se sent perdu puisque tout part dans tous les sens.

C'est là l'expression d'une contradiction, celle entre le fini et l'infini. Un être humain est en effet « fini » et non pas infini ; il est ce qu'il est et il va mourir un jour. Sa vie est limitée.

Il ne peut pas lire tous les livres, il ne peut pas tout connaître. Il ne peut pas vivre toutes les sensations ; il ne peut pas rencontrer tout le monde.

Il ne peut pas écouter toutes les musiques produites dans le passé, ni celles qui seront produites après sa mort.

La notion d'infini est donc extérieure à lui, elle apparaît comme abstraite, impossible ou inatteignable, réservée à Dieu. C'est pourquoi peu de penseurs ont osé affronter cette notion d'infini à travers l'Histoire : *Aristote, Spinoza, Hegel, Marx, Mao Zedong.*

Il faut ajouter ceux qui ont assumé avec eux cette notion d'infini : *Engels, Lénine, Staline*. Il leur a fallu un remarquable courage pour porter leur réflexion sur un univers conçu comme infini, sans s'y perdre intellectuellement.

Leur mérite est immense ; ils ont porté la libération de l'humanité, au sens où la notion d'infini arrache celle-ci à la mesquinerie et au fétichisme.

Avec la notion d'infini, l'humanité change de dimension. Elle perd son arrogance et son attention fixée purement sur elle-même ; elle ne se cantonne plus dans la satisfaction de choses superficielles. Elle s'ouvre au monde et découvre la réelle beauté des choses.

Elle s'aperçoit que son environnement ne consiste pas en des briques qu'on peut manipuler mécaniquement afin d'améliorer sa propre existence.

Elle comprend que dans l'univers tout est lié et tout se transforme, dans une infinité de nuances et de différences. Par quelque bout qu'on prenne les choses, elles sont inépuisables.

Si on veut tenter de trouver une image adéquate, on peut voir l'univers comme un immense océan.

Chaque chose qui se transforme est une petite vague, et toutes les vagues se rencontrent les unes les autres, elles se heurtent, elles fusionnent, et le processus ne s'arrête jamais.

Les vagues changent ainsi de forme ; elles se développent. Elles gagnent en complexité dans leur nature de vague ; les combinaisons entre les vagues deviennent pareillement toujours plus intenses, plus profondes, plus puissantes.

C'est la loi de l'évolution qu'on est en train de résumer ici. L'évolution est dans la nature des choses elles-mêmes : leurs contradictions se rencontrent, s'affrontent et se relient, produisant un développement par leur mélange.

Ce processus est inépuisable, d'autant plus que l'univers lui-même n'a aucune limite ; il est infini et il ne peut pas être autrement qu'infini, puisque chaque chose elle-même contient en quelque sorte l'infini elle-même de par sa nature.

## **Le nouveau contre l'ancien**

Le matérialisme dialectique célèbre donc le nouveau, car les « vagues » de l'univers produisent toujours de nouvelles choses ; c'est dans leur nature.

Tout se transforme, de manière inéluctable ; le matérialisme dialectique est en substance la science des transformations, dans tous les domaines.

Le matérialisme dialectique, c'est l'affirmation du nouveau contre l'ancien, comme Mao Zedong l'expose : « *Nous parlons souvent du "remplacement de l'ancien par le nouveau". Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers.*

*La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau.*

*Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux.*

*Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant ; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir.*

*Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène.*

*Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.*

*Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant. »*

Autrement dit, la transformation a un fil conducteur.

La matière est inépuisable et chaque chose est inépuisable, il y a une infinité de contradictions. Pour autant, chaque chose porte une contradiction principale. Le conflit représenté par cette contradiction produit un saut qualitatif, qui va jouer sur toutes les autres contradictions.

C'est, si l'on veut, le principe résumé sous la formule *thèse – antithèse – synthèse*.

## **Thèse, antithèse, synthèse**

Ceux qui ont un point de vue unilatéral considèrent que *thèse, antithèse, synthèse* signifie que deux choses se rencontrent pour fournir une ligne directrice à quelque chose de désormais stable.

Ce n'est pas du tout le cas. Il n'y a pas de *thèse* qui vienne rencontrer l'*antithèse*, pour s'unir et former une situation en équilibre, appelée *synthèse*.

Pour le matérialisme dialectique, la synthèse est le saut qualitatif qui découle de l'affrontement entre la thèse et l'antithèse.

Un affrontement qui est en même temps une « alliance », car la rencontre entre la thèse et l'antithèse ne doit rien au hasard.

C'est un processus de transformation qui a abouti à cette rencontre, qui est à la fois une union et un conflit ; c'est toute une tension qui se forme ici, permettant à la chose d'exister et d'être en mouvement, de connaître un nouveau processus de transformation.

Les choses se transforment, somme toute pour se transformer.

On pourrait dire en fin de compte que toutes les choses sont, finalement, des contradictions, même si en réalité on ne peut pas dire ça, car les contradictions n'existent pas sans les choses.

Il y a des choses qui portent une thèse et une antithèse, celles-ci s'affrontent et finalement la chose se transforme, dans une synthèse. Puis le processus recommence, à l'infini.

C'est pour cela qu'il y a perpétuelle transformation : les contradictions sont relatives, elles ne durent pas éternellement ; l'union cède inmanquablement le pas à l'affrontement et le choc produit la transformation.

L'union des opposés thèse-antithèse ne dure qu'un temps ; elle est relative. Leur lutte prend toujours le dessus. Comme le dit Lénine, « *L'unité (coïncidence, identité, équivalence) des contraires est conditionnelle, temporaire, transitoire, relative.*

*La lutte entre contraires s'excluant mutuellement est absolue, comme sont absolus le développement et le mouvement. »*

Le processus thèse-antithèse-synthèse concerne absolument chaque chose et chaque phénomène ; tout est amené à se transformer. Et comme tout se transforme partout, cela donne toujours plus de combinaisons entre ces choses nouvelles, avec de nouveau des transformations.

Ce processus n'aboutit pas qu'à des choses nouvelles ; ce qui est produit est davantage complexe, avec toujours plus de qualité.

## **Le saut qualitatif**

Les choses se transforment parce que les contradictions font leur effet, et ces contradictions sont elles-mêmes issues de transformations.

Tout s'ajoute, se lie, se mélange ; pour cette raison, les rapports entre les choses deviennent toujours plus denses, plus profonds, plus complexes.

Les choses elles-mêmes sont portées par des contradictions qui ont gagné en qualité avec les précédentes transformations, étant formées par davantage de mélanges, d'interactions, d'enchevêtrements, d'imbrications, de fusions, de compilations, de combinaisons, d'entortillements, d'imprégnations, de contaminations, d'assimilations, etc.

Il suffit de penser à quelqu'un qui fait du sport et étudie le corps humain. Il va mêler sa pratique sportive à des connaissances sur la fréquence cardiaque, l'utilisation de l'oxygène par le corps, le fonctionnement des muscles et des articulations.

Plus cette personne va connaître de choses, plus les connaissances acquises vont jouer les unes sur les autres, s'accumulant jusqu'à aboutir à des sauts qualitatifs, améliorant la pratique sportive elle-même.

Ces connaissances sont d'ailleurs sans limites ; on peut toujours apprendre davantage à ce sujet, tout comme la pratique sportive peut toujours connaître des ajustements, des améliorations. On reconnaît ici le caractère inépuisable de la matière.

Staline caractérise avec justesse le processus du saut qualitatif : « *Contrairement à la métaphysique, la dialectique considère le processus du développement, non comme un simple processus de croissance où les changements quantitatifs n'aboutissent pas à des changements qualitatifs, mais comme un développement qui passe des changements quantitatifs insignifiants et latents à des changements apparents et radicaux, à des changements qualitatifs ; où les changements qualitatifs sont, non pas graduels, mais*

*rapides, soudains, et s'opèrent par bonds, d'un état à un autre ; ces changements ne sont pas contingents, mais nécessaires ; ils sont le résultat de l'accumulation de changements quantitatifs insensibles et graduels.*

*C'est pourquoi la méthode dialectique considère que le processus du développement doit être compris non comme un mouvement circulaire, non comme une simple répétition du chemin parcouru, mais comme un mouvement progressif, ascendant, comme le passage de l'état qualitatif ancien à un nouvel état qualitatif, comme un développement qui va du simple au complexe, de l'inférieur au supérieur. »*

Le saut qualitatif est ce qui justifie que le nouveau est supérieur à l'ancien : l'ancien ne disparaît pas, mais cède la place à une version modifiée de lui-même, une version plus approfondie, plus complexe, plus développée.

Avec les transformations, il y a bien sûr beaucoup de changements et les lointains ancêtres sont toujours plus méconnaissables.

C'est pour cela que seule la dialectique permet de bien aborder l'Histoire, dans tous les domaines, en montrant comment chercher les modifications passées.

## **Le passé, le présent, l'avenir comme Histoire des bonds en avant**

On peut lire le passé grâce à la dialectique, car tous les processus passés ont abouti au présent.

Plus on connaît le présent, plus on peut davantage comprendre le passé, car l'évolution continuant, on a toujours plus de recul, on voit la marche qu'elle a prise.

On peut également connaître les grandes tendances menant à l'avenir, car le mouvement dialectique est irrépessible et les sauts qualitatifs, les bonds en avant, sont inéluctables.

L'univers « obéit » à cette loi, plus exactement il est cette loi. Toutes les choses connaissent, à un moment ou à un autre, un saut qualitatif. L'ensemble des phénomènes consistant en des choses multiples se combinant connaît, à un moment ou à un autre, un saut qualitatif.

Le passé est l'Histoire des transformations passées, qu'on peut comprendre à partir du présent qui est l'aboutissement de celles-ci. Et le présent porte en lui les déséquilibres qui formeront les équilibres de demain.

L'avenir est le produit du présent, tout comme le présent est le produit du passé. Il n'y a rien de figé, il n'y a rien qui se répète en tant que tel ; il y a des situations temporaires d'équilibre, qui portent en elles des contradictions donnant naissance à des choses nouvelles.

Comme le dit Mao Zedong, « *Le déséquilibre est une loi générale et objective.*

*Le cycle, qui est sans fin, passe du déséquilibre à l'équilibre et, à nouveau, de celui-ci à celui-là.*

*Chaque cycle, cependant, correspond à un niveau supérieur de développement.*

*Le déséquilibre est absolu, tandis que l'équilibre est temporaire et relatif.*

*La rupture de l'équilibre, c'est un bond en avant. »*

Il n'y a pas un monde fini créé une fois pour toutes par un Dieu infini ; il y a un monde infini produisant des choses nouvelles de manière inépuisable.

Au fur et à mesure de son vécu, l'humanité a compris cela ; elle s'est aperçue que les choses évoluaient.

Les animaux se sont transformés, l'humanité elle-même est liée à la famille des grands singes. La Terre elle-même s'est transformée, pendant des milliards d'années.

Et l'humanité a elle-même transformé la Terre.

L'agriculture et la domestication des animaux ont été les premiers vecteurs de cette transformation, qui a pris des proportions toujours plus grandes avec l'apparition de l'industrie moderne, des grandes machines, de l'emploi de ressources énergétiques de masse comme le pétrole, le gaz, le nucléaire.

Il y a ici une source de réflexion, d'inspiration et d'inquiétude pour qui raisonne en termes de passé, de présent, d'avenir.

Car l'humanité est dans la démesure dans son rapport à la Terre, elle mène des actions de grande ampleur qui modifient radicalement la géographie, les êtres vivants, les environnements.

C'est le grand mérite du savant Vladimir Vernadsky que d'avoir ici étudié le rôle de l'humanité dans la transformation de la Terre.

Son ouvrage *La Biosphère*, publié en 1926, est l'aboutissement intellectuel de toute une époque de transformation de la planète par l'humanité, sous l'effet du travail humain et des techniques modernes employées.

La planète Terre est une Biosphère, avec des êtres vivants qui sont en interaction, avec des montagnes, des fleuves, des sols qui eux aussi sont en interaction, et toute la matière, vivante comme non vivante, est en interaction. Rien n'existe de manière indépendante.

## **L'humanité ne vit pas isolée du reste des êtres vivants**

Un événement est venu rappeler aux êtres humains qu'ils sont des animaux, même si sociaux.

La pandémie de 2020 a été une épreuve pour l'humanité, à l'échelle mondiale ; pour la première fois, il y a eu la confrontation à la même maladie dans tous les pays du monde, avec des informations diffusées en temps réel.

Ce fut un épisode immense de la vie de l'humanité.

Ce fut la démonstration qu'on en est arrivé à un stade où l'unification de tous les êtres humains à l'échelle planétaire représente déjà quelque chose de concret.

C'est également l'enseignement que l'humanité ne vit pas isolée du reste. Les autres êtres vivants et l'environnement ont un impact sur celle-ci.

Il y a une dialectique entre l'humanité et les êtres vivants, entre l'humanité et l'environnement.

Et il est évident que l'humanité ne peut plus se comporter avec les êtres vivants et l'environnement comme elle l'a fait pendant des dizaines, des centaines, des milliers d'années.

Il n'est plus possible que l'humanité considère que tout ce qui existe autour d'elle est à sa disposition, qu'il est possible de tout saccager, d'enfermer des êtres vivants et de les utiliser comme bon lui semble, notamment pour les expérimentations ou pour l'alimentation.

Une humanité célébrant les transformations, célébrant la vie qui suit son cours, célébrant l'évolution, ne peut pas agir de manière destructrice envers justement le produit des transformations, le fruit de la vie, le résultat de l'évolution.

La compréhension des rapports dialectiques entre les choses oblige l'humanité à une vaste et profonde remise en cause. Ses agissements ne peuvent plus être désordonnés, meurtriers et destructeurs.

Elle doit avoir la mesure de ses actions, se placer comme protectrice du vivant et non pas comme appropriatrice et pillarde.

## **Le développement inégal**

Pourquoi l'humanité doit-elle protéger la Terre et, on peut l'imaginer, permettre l'expansion de la vie sur d'autres planètes ?

C'est lié à sa situation historique, à sa particularité dans le cadre général de l'évolution des êtres vivants.

Pourquoi l'être humain a-t-il, en effet, un parcours qui l'a amené à être particulièrement différent des autres animaux ?

Comment se fait-il que lui seul ait été en mesure de développer une production artisanale, puis industrielle, avec des techniques, des technologies toujours plus élaborées ?

C'est qu'aucun mouvement n'est rectiligne ; rien ne se produit de manière « pure », il n'y a jamais de processus qui ne soit pas contradictoire.

Aussi y a-t-il un développement inégal, ce qu'on peut considérer en un certain sens comme un décalage dans le processus général des transformations.

L'humanité représente précisément le développement inégal dans l'expansion de la vie sur Terre.

L'auteur de la *Biosphère*, Vladimir Vernadsky, avait précisément constaté cette particularité humaine qui était de modifier radicalement la planète Terre.

Il se disait de manière pertinente qu'il était impossible que la Terre, en tant que système abritant la vie, permette l'émergence d'une telle espèce transformatrice sans que cela n'ait un sens par rapport à l'ensemble.

Et, si on regarde bien, l'humanité emploie d'ailleurs massivement les énergies fossiles, qui sont issues de la lente transformation de matière organique issue d'êtres vivants et enfouie dans le sol depuis plusieurs millions d'années.

Ce qui amène à penser que l'humanité utilise des ressources fournies par la vie elle-même.

Bien entendu, pour l'instant, le résultat de l'humanité dans son rapport à la Biosphère est désastreux. Mais il pourrait en être totalement autrement et la question se pose, de manière révolutionnaire.

Ce qui correspond à un nécessaire saut qualitatif. L'humanité s'est développée hors de la Nature, contre elle ; le processus doit être renversé. L'humanité doit revenir dans la Nature, en conservant ses acquis, au service de celle-ci, en étant enfin épanouie car célébrant les sensations liées à l'harmonie, la paix, le bonheur.

Tel est le sens du Communisme.

## **Les choses se définissent à l'envers**

Le développement inégal peut surprendre comme conception, mais il est très simple à comprendre si on voit qu'il ne faut pas définir les choses positivement, mais négativement.

C'est Spinoza qui a compris cela au 17<sup>e</sup> siècle, dans un effort incommensurable pour affronter la notion d'infini. Il a synthétisé l'approche nécessaire en disant que *toute détermination est une négation*.

Ce qu'il faut comprendre par là, c'est qu'il ne faut pas simplement se dire qu'une chose existe et qu'elle a des caractéristiques. Le plus grand penseur avant Spinoza, Aristote, raisonnait ainsi : il cherchait la mécanique à l'oeuvre en chaque chose, son mode de fonctionnement.

Spinoza a compris que ce n'était là qu'un aspect de la question. Et il dit : il faut considérer qu'il y a un grand tout, et on enlève la chose qu'on veut définir.

Cette chose est ce qui n'est pas tout le reste ; elle-même n'est pas tout ce qui reste.

C'est une définition par la négative et si cela apparaît comme une contorsion intellectuelle, c'est un outil fondamental, car cela permet de voir une chose non pas séparément, isolément, mais de la considérer dans son rapport au reste, à l'infini.

Cela marche très précisément pour l'humanité en ce qu'elle se distingue des animaux ; ce n'est pas que l'être humain est ainsi, le chien comme cela et le chat comme encore différemment.

C'est que l'humanité s'oppose à tous les autres animaux, pris comme un ensemble.

Cela veut dire qu'il existe une contradiction spécifique entre l'humanité et l'ensemble des animaux, qui doit être prise en tant que telle.

Comme l'humanité fait la guerre aux animaux, il est facile de comprendre que le renversement nécessaire, le bond en avant, le saut qualitatif, implique la cessation de cette guerre.

Mais de manière générale, toute détermination est négation permet de prendre chaque chose en particulier, en ce qu'elle n'est pas autre chose.

Les choses se définissent à l'endroit, mais à l'envers aussi ; c'est que finalement, non seulement les choses relèvent de contradictions internes, mais elles-mêmes sont en contradiction avec d'autres choses.

Tout est contradiction, partout et tout le temps.

### **Tout se fait écho dans un monde en miroir**

On peut en quelque sorte dire que pour avoir une bonne approche de la dialectique, il suffit de considérer que tout a une influence sur tout.

C'est comme si l'existence d'une chose produisait un écho, et que cet écho allait avoir sur les autres choses.

On peut également penser à un miroir : chaque chose est un miroir dont l'image se reflète dans autre chose, qui est elle-même un miroir, et tout se reflète ainsi à l'infini.

C'est Karl Marx qui le premier a compris dans quelle mesure l'esprit humain était façonné par son environnement, dans la mesure où l'être humain vit dans des conditions concrètes, sa vie quotidienne reposant sur un certain mode de production.

On ne pense pas pareillement dans une société esclavagiste, dans une société féodale, dans une société capitaliste, dans une socialiste.

Ce n'est pas seulement qu'on ne pense pas la même chose ; on ne pense véritablement pas pareil. Ce qui peut paraître anodin dans la société esclavagiste sera considéré comme intolérable du point de vue de la société socialiste.

Les notions de crime, de morale, de religion, de politique, de droit, d'art, de culture... tout est lié à une réalité donnée, où les choses se reflètent les unes les autres. Il est ainsi impossible d'échapper à son époque ; on en dépend à tous les niveaux, on est mentalement lié à un cadre donné.

Naturellement, comme les sociétés se transforment, on conserve le meilleur de chacune dans la société suivante. C'est là encore une question de miroir : le meilleur continue de se refléter, alors que le reste disparaît.

Les mentalités esclavagistes s'effacent par exemple, de par leur nature liée à un mode de production donné.

Les grands auteurs de la Rome antique esclavagiste conservent par contre leur intérêt, comme aspect positif de l'époque concernée.

C'est pourquoi on doit comprendre que les échos qu'ont les choses, l'impact que les choses ont les unes sur les autres, leur permettent justement de s'insérer les unes dans les autres.

## **L'univers en oignon**

Tous les reflets ne se valent pas, tous les échos n'ont pas la même profondeur. Tout s'entremêle et il se forme un fil conducteur, avec un aspect principal, des aspects secondaires.

C'est la raison pour laquelle le matérialisme dialectique dit que tout se reflète partout, tout le temps, mais qu'en même temps il faut voir comment les reflets jouent eux-mêmes les uns sur les autres.

Un compositeur de musique, par exemple, utilise des notes. L'existence de chaque note a un écho, a un impact sur les autres notes. La science du rapport entre les notes s'appelle le contrepoint.

Et les notes ensemble forment une mélodie, qu'il faut maîtriser. La science de la mélodie s'appelle l'harmonie. Un musicien doit comprendre ces deux niveaux.

C'est un bon exemple, car on voit facilement comment les notes restent ce qu'elles sont tout en s'emboîtant les unes dans les autres, tout en formant à une autre échelle une mélodie d'ensemble.

Toutes les choses sont semblables aux notes.

C'est une question bien compliquée, toutefois c'est justement l'intérêt de l'image d'un univers en océan composé de vagues qui se rencontrent les unes les autres à l'infini.

On peut également raisonner en pensant à un oignon, car ses feuilles s'enveloppent les unes dans les autres. C'est l'image employée au milieu du 20<sup>e</sup> siècle par le très important physicien japonais Shoichi Sakata, qui a compris les apports de Mao Zedong.

L'idée est la suivante : d'un côté, chaque chose appartient à des regroupements comme les atomes, les masses, les planètes, les galaxies, etc.

De l'autre côté, chaque chose relève en même temps de regroupements d'autres types, comme une montagne, un poumon, le corps d'un chat, etc.

Shoichi Sakata en déduit alors que *« Dit manière métaphorique, ces circonstances peuvent être décrites comme ayant une sorte de structure multi-dimensionnelle du type d'un filet de pêche ou, plutôt serait-il mieux de dire, qu'ils ont une structure du type des oignons, en phases successives. »*

*Ces niveaux ne sont en rien isolés mutuellement et indépendants, mais sont connectés mutuellement, dépendants et constamment « transformés » les uns en les autres. »*

## **Le primat de la pratique**

La compréhension de l'univers en oignon ne saurait bien entendu être absolue. L'univers est infini et une connaissance infinie est impossible.

On ne peut pas tout connaître, et de toutes façons tout est tout le temps en transformation, à tous les niveaux.

C'est pourquoi Lénine parle de « *la dialectique comme connaissance vivante, multilatérale (le nombre de côtés augmentant perpétuellement) avec une foule de nuances pour toute façon d'aborder, d'approcher la réalité (avec un système philosophique qui croit en un tout à partir de chaque nuance).* »

Sur quoi donc doit alors se fonder l'approche dialectique ?

Il faut se tourner vers l'opposé de l'absolu et de l'infini : le particulier et le fini. Puisque tout est lié, se tourner vers le fini amène à l'infini, le particulier à l'absolu.

Bien entendu, on ne parviendra ni à l'infini, ni à l'absolu. Mais on avancera tout de même sur le chemin de la science ; on tendra au maximum vers la vérité.

Contrairement à la conception qui voit les choses de manière unilatérale, et qui prétend qu'il faut être un observateur neutre, le matérialisme dialectique affirme qu'il est nécessaire d'être partie prenante des processus pour être en mesure d'en comprendre la nature. C'est le primat de la pratique, afin de satisfaire à la dignité du réel.

C'est ce que Mao Zedong résume en rappelant fort justement que « *Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité.*

*Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer : en la goûtant. Si l'on veut connaître la structure et les propriétés de l'atome, il faut procéder à des expériences physiques et chimiques, changer l'état de l'atome.*

*Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. »*

C'est que par la pratique, par la mise en jeu des sensations, on se relie soi-même au processus qu'on étudie, on voit de l'intérieur les multiples aspects qui, vus de l'extérieur, sont masqués par l'apparence d'un ensemble unique.

La pratique relève de la transformation et s'associe à une transformation en cours : tel est le vrai sens de l'action, de l'engagement, qui jamais ne peut agir de l'extérieur, avoir un sens sans se conformer à la tendance générale.

Une action s'inscrit dans une réalité, ou bien elle est vaine ; cette réalité se transforme, donc il faut s'aligner sur cette transformation. On doit chercher à se placer conformément à la tendance générale, sans quoi on est mis de côté dans le processus, qu'on ne comprend plus.

## **La spirale**

La manière qu'on a de se relier à une chose, pour la connaître, est celle d'une spirale, car les choses ne vont jamais en ligne droite.

C'est vrai déjà pour la pensée, qui tend vers la connaissance de quelque chose, sans jamais pouvoir l'atteindre entièrement, puisque cette chose se transforme et il y a toujours un retard de la pensée par rapport à celle-ci.

Lénine nous enseigne ici que « *La connaissance humaine n'est pas (ou ne décrit pas) une ligne droite, mais une ligne courbe qui se rapproche indéfiniment d'une série de cercles, d'une spirale.*

*Tout segment, tronçon, morceau de cette courbe peut être changé (changé unilatéralement) en une ligne droite indépendante, entière, qui (si on ne voit pas la forêt derrière les arbres) conduit alors dans le marais, à la bondieuserie (où elle est fixée par l'intérêt de classe des classes dominantes).*

*Démarche rectiligne et unilatéralité, raideur de bois et ossification, subjectivisme et cécité subjective, voilà les racines gnoséologiques [de la théorie de la connaissance] de l'idéalisme.*

*Et la bondieuserie (=idéalisme philosophique) a, naturellement, des racines gnoséologiques, elle n'est pas dépourvue de fondement ; c'est une fleur stérile, c'est incontestable, mais une fleur stérile qui pousse sur l'arbre vivant de la vivante, féconde, vraie, vigoureuse, toute-puissante, objective, absolue connaissance humaine. »*

Autrement dit, on peut prendre une photographie du réel, cela aura un sens, mais un sens figé, bloqué, qui ne comprend pas le mouvement perpétuel de transformation et ainsi amène la pensée à se geler.

Ce n'est plus une réflexion en tant que reflet de la réalité, mais une pensée congelant une idée et en la rendant éternelle au moyen de l'imagination.

Mais cette image de la spirale est valable pour la transformation des choses elles-mêmes. Une contradiction n'est jamais statique, cela correspond à une tension.

Les deux pôles sont en conflit, et on peut s'imaginer qu'on penche parfois vers un pôle, parfois vers l'autre, et c'est alors très exactement l'image d'une spirale qu'on peut concevoir.

Car ce n'est pas un mouvement de balancier : on avance dans la transformation, avec à chaque moment un pôle qui l'emporte sur l'autre, qui fait pencher dans un sens plutôt que l'autre, tout en n'empêchant pas le mouvement général.

Et, évidemment, lorsqu'une spirale a atteint son but, lorsqu'il y a transformation, elle continue d'avancer, sous une autre forme, immédiatement, portée par une nouvelle série de contradictions portant une nouvelle transformation.

## **Le nexus**

Lorsqu'une chose va connaître une transformation, lorsque le mouvement de la spirale est à son maximum pour ainsi dire, alors il va se produire un moment de grande intensité où les opposés se transforment l'un en l'autre, de manière la plus complète possible.

C'est un moment de crise, car l'ancien vacille et le nouveau prend sa place ; plus rien ne reste en place, il y a des modifications à tous les niveaux.

Il suffit de penser à la naissance d'un enfant, à la révolution d'Octobre 1917, à la fin de la lecture d'un roman, au moment où on tombe amoureux, etc.

Un excellent exemple de célébration du nexus se retrouve dans ce qu'on lit dans *L'Univers est l'unité du fini et de l'infini*, publié dans le *Journal de la dialectique de la Nature* au moment de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine au début des années 1970 : « *La fin de toute chose concrète, le soleil, la Terre et l'humanité n'est pas la fin de l'Univers.*

*La fin de la Terre apportera un corps cosmique nouveau et plus sophistiqué.*

*À ce moment-là, les gens tiendront des réunions et célébreront la victoire de la dialectique et souhaiteront la bienvenue à la naissance de nouvelles planètes.*

*La fin de l'humanité se traduira également par de nouvelles espèces qui hériteront de toutes nos réalisations. En ce sens... la mort de l'ancien est la condition de la naissance du nouveau. »*

On a là une excellente mise en perspective du nexus du point de vue de l'Histoire de l'humanité. Tout se transforme, l'humanité également et il n'y a jamais de fin, toujours un processus ininterrompu de transformation avec à chaque fois des bonds qualitatifs.

Le nexus précède le bond qualitatif, ou plus exactement il correspond à sa naissance lorsque la contradiction commence à produire le nouveau.

Le reconnaître peut être une chose malaisée, car de par le caractère inépuisable de la matière, les échéances peuvent être longtemps repoussées ; il y a des aspects secondaires significatifs, qui modifient le cheminement, le parcours de la transformation.

Néanmoins, le caractère inépuisable de la matière ne modifie pas le caractère de la contradiction principale, qui produit inévitablement le saut qualitatif.

Ce sont simplement les modalités qui sont modifiées, de par les rapports entre la contradiction principale et les contradictions secondaires.

Une contradiction secondaire peut également devenir principale, mais en prenant cette position elle se doit d'assumer pareillement le caractère inéluctable du saut qualitatif.

Il y a ici beaucoup de choses à prendre en compte et on comprend que le matérialisme dialectique ne puisse être compris par l'esprit humain que dans le cadre d'une société où l'humanité a produit beaucoup de choses, les utilisant, les modifiant, et ce à grande échelle.

Il faut avoir l'habitude de manier de très grandes données quantitatives et ici il est évident que le développement d'internet est un grand apport à l'esprit humain, à sa capacité à gérer les réseaux, les connexions, les liaisons.

Naturellement, il manque la dimension qualitative, la saisie de la transformation comme processus : il ne suffit pas de constater l'existence des réseaux, encore faut-il saisir que tout est lié, que tout s'enchevêtre, que tout se fait écho.

D'où la tentative historique de la bourgeoisie, au début du 21<sup>e</sup> siècle, de développer une idéologie ultra-individualiste, où chaque personne se voit réduite à un individu unique, fondamentalement différent des autres, vivant à l'écart et n'ayant que des rapports de « contrat » avec les autres.

C'est une tentative de nier l'universel au nom du particulier, afin de prétendre qu'il n'existe que des consommateurs, que la notion de transformation – portée justement par la classe ouvrière – ne joue pas de rôle.

Le matérialisme dialectique est justement la science portée par la classe ouvrière, car celle-ci transforme et assume la transformation, étant donné que c'est dans sa nature même.

Les artistes et les scientifiques transforment également, mais ils visent le particulier, alors que la classe ouvrière transforme avec une valeur universelle.

De plus, la classe ouvrière joue le rôle central dans le cadre du mode de production qui permet de reproduire la vie quotidienne : c'est elle qui produit pour que l'humanité puisse vivre, et pourtant elle est mise de côté, aliénée, exploitée.

C'est pourquoi elle doit prendre les commandes de la société.

## La guerre populaire

(.....)

(.....)

(.....)

(.....)

(.....)

(.....)

Cela correspond à l'expression de la contradiction entre la classe ouvrière et la bourgeoisie, et plus généralement à l'affrontement entre les masses et les exploitants profitant du mode de production en exploitant.

La guerre populaire, portée par les masses, ouvre la voie de la révolution, portée par l'Histoire, conformément à ce qu'a formulé Mao Zedong : ***Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation et sans lutte, pas de développement.***